

# LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE.

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 18 SEPTEMBRE 1830.

NO. 59

## FRANCE.

### ILLÉGITIMITÉ DU DUC DE BORDEAUX.

Les propositions que M. le duc de Mortemart est venu faire à la chambre des pairs en faveur du duc de Bordeaux vont ramener l'attention sur une question qui pourra être enfin examinée et discutée librement. Nous nous bornerons à publier aujourd'hui la première pièce insérée dans les journaux anglais du tems ; elle n'a jamais paru en France ; sa publication est tout-à-fait opportune ; elle complète les rapprochemens qu'on a faits jusqu'ici entre la famille des Stuarts et celle des Capets.

Voici la teneur de ce document, intitulé : *Protestation du duc d'Orléans*, et rendu public à Londres en novembre 1820 :

« S. A. R. déclare par les présentes qu'il proteste formellement contre le procès verbal daté du 29 septembre dernier, lequel acte prétend établir que l'enfant nommé Henri Charles Ferdinand Dieudonné est le fils légitime de S. A. R. Madame, duchesse de Berry.

« Le duc d'Orléans produira en tems et lieu les témoins qui peuvent faire connaître l'origine de l'enfant et sa mère. Il produira toutes les preuves nécessaires pour rendre manifeste que la duchesse de Berry n'a jamais été enceinte depuis la mort infortunée de son époux, et il signalera les auteurs de la machination dont cette très faible princesse a été l'instrument.

« En attendant qu'il arrive un moment favorable pour dévoiler toute cette intrigue, le duc d'Orléans ne peut s'empêcher d'appeler toute l'attention sur la scène fantastique qui, d'après le susdit procès verbal, a été jouée au pavillon de Marsan.

« Le *Journal de Paris*, que tout le monde sait être un journal confidentiel, annonça le 20 août dernier le prochain accouchement dans les termes suivans :

« Des personnes qui ont l'honneur d'approcher la princesse nous assurent que l'accouchement de S. A. R. n'aura lieu que du 20 au 28 septembre. »

« Lorsque le 28 septembre arriva, que se passa-t-il dans les appartemens de la duchesse ?

« Dans la nuit du 28 au 29, à deux heures du matin, toute la maison était couchée et les lumières éteintes. A 2 heures et demie la princesse appela ; mais la dame de Vathaire, sa première femme de chambre, était endormie, la dame Lemoine, sa garde, était absente, et le sieur Deneux, l'accoucheur, était déshabillé.

« Alors la scène changea. La dame Bourgeois alluma une chandelle, et toutes les personnes qui arrivèrent dans la chambre de la duchesse virent un enfant qui n'était pas encore détaché du sein de la mère.

« Mais comment cet enfant était-il placé ?

(Ici quelques détails relatifs à la position de l'enfant.)

« Mme la duchesse de Reggio a fait la déclaration suivante : « Je fus informée sur-le-champ que S. A. R. ressentait les douleurs de l'enfantement. J'accourus auprès d'elle à l'instant même, et en entrant dans la chambre, je vis l'enfant sur le lit, et non encore détaché de sa mère. »

« Ainsi, l'enfant était sur le lit, et la duchesse dans le lit.

« Remarquez ce qu'observa le sieur Deneux, accoucheur, qui, à deux heures et demie, fut averti que la duchesse ressentait les douleurs de l'enfantement, qui accourut sur-le-champ auprès d'elle sans prendre le tems de s'habiller entièrement, qui la trouva dans son lit et entendit l'enfant crier.

« Remarquez ce que vit Mme de Goulard qui, à 2 heures et demie, fut informée que la duchesse ressentait les douleurs de l'enfantement, qui vint sur-le-champ et entendit les premiers cris de l'enfant.

« Remarquez ce que vit le sieur Franque, garde du corps de Monsieur, qui était en faction à la porte de S. A. R., et qui fut la première personne informée de l'événement par une dame qui le pria d'entrer.

« Remarquez ce que vit le sieur Lainé, garde national, qui était en faction à la porte du pavillon de Marsan, qui fut invité par une dame à monter, monta, fut introduit dans la chambre de la princesse, où il n'y avait que le sieur Deneux et une autre personne de la maison, et qui au moment où il entra observa que la pendule marquait 2 heures 35 minutes.

« Remarquez ce que vit le médecin Baron, qui arriva à 2 heures 35 minutes, et le chirurgien Bougon, qui arriva quelques instans après le sieur Baron.

« Remarquez ce que vit le maréchal Suchet, qui était logé par ordre du roi au pavillon de Flore, et qui, au premier avis que S. A. R. ressentait les douleurs de l'enfantement, se ren-

dit en toute hâte à son appartement, mais n'arriva qu'à deux heures 45 minutes.

« Remarquez ce qui doit avoir été vu par le maréchal de Coigny, qui était logé aux Tuileries par ordre du roi, et qui fut appelé lorsque S. A. R. était délivrée.

« Remarquez enfin ce qui fut vu par toutes les personnes qui furent introduites après deux heures et demie.

« Mais où étaient donc les parens de la princesse pendant cette scène qui dura au moins vingt minutes ? Pourquoi, durant un si long espace de tems, affectèrent-ils de l'abandonner aux mains de personnes étrangères, de sentinelles et de militaires de tous les rangs ? Cet abandon affecté n'est-il pas précisément la preuve la plus complète d'une fraude grossière et manifeste ? N'est-il pas évident qu'après avoir arrangé la pièce ils se retirèrent à deux heures et demie, et que, placés dans un appartement voisin, ils attendirent le moment d'entrer en scène et de jouer les rôles qu'ils s'étaient assignés.

« Et, en effet, vit-on jamais, lorsqu'une femme de quelque classe que ce soit, était sur le point d'accoucher, que, pendant la nuit, les lumières fussent éteintes ; que les femmes placées auprès d'elles fussent endormies ; que celle qui était plus spécialement chargée de la soigner, s'éloignât, que son accoucheur fût déshabillé et que sa famille habitant sous le même toit demeurât plus de vingt minutes sans donner signe de vie.

« S. A. R. le duc d'Orléans est convaincu que la nation française et tous les souverains de l'Europe, sentiront toutes les conséquences dangereuses d'une fraude, si audacieuse et si contraire aux principes de la monarchie héréditaire et légitime.

« Déjà la France et l'Europe ont été victimes de l'usurpation de Bonaparte. Certainement une nouvelle usurpation de la part d'un prétendu Henri V ramènerait les mêmes malheurs sur la France et sur l'Europe.

« Fait à Paris, le 30 septembre 1820. »

### ORDONNANCE.

LIEUTENANCE-GÉNÉRALE DU ROYAUME.

Art. 1<sup>er</sup>. La nation française reprend ses couleurs. Il ne sera plus porté d'autre cocarde que la cocarde tricolore.

2. Les commissaires chargés provisoirement des divers départemens du ministère veilleront, chacun en ce qui le concerne, à l'exécution de la présente ordonnance.

Paris, le 1<sup>er</sup> août 1830.

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS.

Et plus bas :

Le commissaire chargé provisoirement du ministère de la guerre, Comte GÉRARD.

Une grande agitation régnait le 2 août au Palais de Justice dans les vestibules qui conduisent aux premières et secondes chambres de la Cour. Plusieurs avocats et avoués s'étaient présentés en robes : le plus grand nombre de leurs confrères vêtus en habits de ville ou en gardes nationaux les déterminèrent à quitter aussi leur costume. On reconnut l'impossibilité de plaider devant la Cour avant qu'elle eût elle-même donné son adhésion aux circonstances actuelles, et reçu du lieutenant-général du royaume des instructions sur la manière de libeller l'intitulé de ses arrêts. Tout le monde s'accordait à déclarer qu'on ne pouvait plus rendre la justice au nom de Charles X.

L'audience de la première Chambre s'est ouverte sous la présidence de M. Séguier. On remarquait l'absence de M. le président Amy. Une foule immense remplissait l'auditoire, mais le barreau était entièrement dégaré.

M. le premier président : Il n'y a donc pas d'avocats ni d'avoués ?

Un silence absolu règne dans la salle.

M. le premier président : On va appeler les causes, et si aucun avoué ni avocat ne répond, la Cour lèvera l'audience.

Les avocats et les avoués, confondus au milieu de la foule en habits bourgeois ou militaires, continuent de garder le silence.

On appelle la cause de M. le marquis de Stapoole contre M. Macmahon ; personne ne répond. Il en est de même de plusieurs autres placés.

M. le premier président : L'audience est levée.

Plusieurs voix : Nous ne pouvons plaider jusqu'à ce que nous sachions au nom de qui sera rendue la justice.

La même chose a eu lieu à la seconde chambre présidée par M. Baron, doyen des conseillers en l'absence de M. le président d'Haranguier de Quincérot.

Tous les avocats présens au palais se sont immédiatement rendus à leur Chambre et à leur bibliothèque. Ils ont unanimement résolu, sans prendre pour cela de délibération écrite, de ne se présenter devant les tribunaux, ni demain, ni les jours suivans, jusqu'à ce que le cours de la justice ait été organisé.

A la Cour de cassation, les audiences de la chambre des requêtes et de la chambre civile n'ont point été ouvertes ; les avocats près la Cour suprême avaient fait la même protestation que ceux de la Cour royale.

La chambre des Députés s'est rendue au Palais-Royal, le 31 juillet.

Après le discours de M. Laffitte, le duc d'Orléans, ému de cette démarche dit : « Donnez-moi, je vous prie, votre discours ; ce sera la plus belle pièce de mes archives. » Puis répondant aux sentimens qu'on venait de lui exprimer, il a ajouté : « Je suis on ne peut plus touché du haut témoignage d'estime et de confiance que vous venez de m'accorder, tout en déplorant les circonstances douloureuses auxquelles je le dois. Ces derniers mots ont été couverts des applaudissemens de tous les députés. Le prince entouré et suivi de ces mêmes députés, s'est immédiatement rendu à l'Hôtel-de-ville où il avait été précédé par M. Alexandre de Laborde, préfet de la Seine. Au moment où le prince a quitté le Palais-Royal, vingt colombes avec des rubans tricolores se sont envolées des fenêtres du palais.

Le prince était seul à cheval, entouré de gardes nationaux et de citoyens qui se pressaient autour de lui. Il saluait avec affabilité et donnait la main à ceux qui s'approchaient le plus près. Le prince était en uniforme d'officier-général ; on remarquait avec plaisir qu'il portait pour toute décoration le grand cordon de la Légion d'Honneur.

Arrivé à l'Hôtel-de-ville, le prince a été reçu au bas du grand escalier par le général Lafayette et par les membres de la commission municipale permanente, alors en séance. MM. Casimir Périer, le comte de Lobau, Mauguin, Audry de Puyravau et de Schonen, accompagnés de M. Odilon-Barrot en uniforme de capitaine d'état-major de la garde nationale, de MM. Ménilhou, Isambert, Aylin, Baude, etc.

Le prince et M. le général Lafayette se sont embrassés, et sont montés au salon de réception, suivis par tous les députés, y compris M. Benjamin Constant qui s'était fait transporter dans une chaise à porteur.

On a fait silence, et M. Viennet, au nom de la chambre des députés, a prononcé un discours qui a été applaudi à plusieurs reprises. C'est l'acte qui contient les bases de la constitution et dont M. Guizot avait donné lecture à la chambre.

Voici la substance de la réponse du prince à M. Viennet, au nom des députés :

« Je déplore, comme Français, le mal fait au pays et le sang qui a été versé ; comme prince, je suis heureux de contribuer au bonheur de la nation. »

Plusieurs personnes ont pris confusément la parole pour exprimer au prince leurs sentimens. L'une d'elles, M. le général Dubourg, a dit au prince : Nous espérons que vous tiendrez vos sermens ; s'il en était autrement, vous voyez ce qu'il en adviendrait. Le prince a répondu vivement : Monsieur, la menace était inutile ; vous ne me connaissez pas ; je suis Français, je suis homme d'honneur ; l'avenir fera connaître que je sais remplir mes engagements.

Cet incident a excité quelque rumeur. Le prince s'est retiré vers le balcon, où il a embrassé le général Lafayette, et a pris le drapeau national qu'il a agité aux yeux du peuple. Le prince a été reconduit de la même manière jusqu'au pied du grand escalier. Après avoir été salué par les plus vives acclamations et par des décharges des deux pièces d'artillerie qui étaient sur la place, et par des décharges de mousqueterie, le prince a repris le chemin du Palais-Royal.

M. le général Lafayette a été aussi accueilli par de vives acclamations.

La commission permanente a repris ses fonctions aussitôt après le départ du prince.

Le prince, à son retour au Palais-Royal, a reçu l'École Polytechnique et beaucoup de citoyens.



Une scène touchante s'est passée le 30 juillet sur la place du Louvre à l'inhumation des braves qui avaient péri à l'attaque du 29. Pendant qu'on creusait les fosses, une pensée pieuse produite par la commune émotion fit désirer la bénédiction religieuse pour la sépulture de ces glorieuses victimes. Un adjoint du maire du quatrième arrondissement, accompagné de gardes nationaux et d'autres personnes, se rendit au presbytère de Saint-Germain-l'Auxerrois pour y chercher un prêtre. L'abbé Paravey, qu'ils y trouvèrent, s'empressa de répondre à leur demande. Lorsqu'il parut avec ses habits sacerdotaux, le cri de *chapeau bas* se fit entendre : Mes amis, dit le vieillard, je ne suis pas le bon Dieu. — Vous êtes son digne représentant. Et on l'accompagna, la tête découverte, jusqu'à la fosse où on l'attendait dans un profond recueillement. Il la bénit, ainsi que la croix sur laquelle fut placée cette simple inscription :

*A la mémoire des Français morts pour la liberté.*

Il fut reconduit au presbytère avec la même escorte, et toutes les marques de la reconnaissance et de la vénération la plus vive et la plus cordiale. On lui prenait les mains, on l'embrassait, et on l'assurait dans les termes les plus touchants du souvenir que le peuple conserverait des prières qu'il était venu dire sur la tombe de ses héros.

M. Benjamin Constant à sa sortie de l'Hôtel-de-Ville, a été accueilli par les acclamations du peuple et porté à son hôtel par les gardes nationaux. Partout sur son passage, l'éloquent défenseur de nos libertés a reçu des témoignages de la reconnaissance publique. Arrivé chez lui, M. Benjamin Constant a adressé aux citoyens une courte, mais touchante allocution dans laquelle après les avoir remerciés de l'intérêt qu'ils venaient de lui témoigner, il les a félicités à son tour, du dévouement héroïque qu'ils ont montré dans les journées à jamais mémorables des 26, 27 et 28 juillet.

« Vos députés, a dit M. Benjamin Constant, ont offert la lieutenance générale du pays à un prince populaire qui combattit autrefois pour notre liberté et dont les enfans sont élevés avec les nôtres, afin de mettre ordre au désordre que vous a légué le règne passé. Mais les députés de la France et moi en particulier, nous ne cesserons de combattre en faveur de l'héroïque nation qui a si glorieusement conquis ses droits méconnus ; et forts de son appui, nous sommes sûrs de les lui conserver. Vive la liberté ! vive la valeureuse population de Paris ! »

A la journée du 28, un peintre en bâtimens, le sieur Charles Nicot, demeurant rue Montmartre, n° 15, voyant les Suisses s'avancer vers le boulevard, saisit son fusil, et, placé à l'entre-soi, fait tomber trois Suisses sous ses coups et succombe bientôt après, frappé de cinq balles. Il laisse une femme et deux enfans en bas-âge.

Deux lieutenans-généraux du nom de Gérard se sont distingués dans le grand mouvement national. L'un, le comte Gérard, général d'infanterie, député et ministre de la guerre ; l'autre, le baron Gérard, inspecteur-général de cavalerie et l'un de nos meilleurs officiers de cavalerie légère.

Le jeune Victor Destains, domicilié à Chaillot, s'étant mis spontanément à la tête des habitans, et les ayant dirigés avec un sang-froid et une énergie étonnante pendant les journées des 27, 28 et 29, a été élu par eux commandant de la force armée de Chaillot, et confirmé dans son commandement par le général Lafayette, en attendant l'organisation de la Garde nationale. Bien que ce jeune homme soit presque mourant des efforts inouïs qu'il a faits, il continue toujours à veiller à la tranquillité des postes qui lui sont confiés.

Une jeune dame qui a prodigué les soins les plus touchants aux blessés de la bourse a reçu ce soir une ovation du peuple : on l'a portée en triomphe au Palais-Royal au milieu d'acclamations universelles.

Dans la journée du 28, MM. Gauja, gérant du *National*, et Arrago, directeur du Vaudeville, s'étaient portés dans le faubourg St-Germain, pour y combattre les ennemis de la France. Ils étaient accompagnés d'une foule d'hommes demandant des armes à grands cris. MM. Gauja et Arrago pénétrèrent dans la boutique d'un armurier et s'engagèrent, par leurs signatures, à lui payer la somme de 1,800 fr., à laquelle il estimait le montant des armes contenues dans sa boutique. Ces armes ont été distribuées par MM. Gauja et Arrago aux braves qui les attendaient.

Un premier don de 100,000 fr. en faveur des blessés des mémorables journées des 27, 28, 29, a été versé par S. A. R. le duc d'Orléans à la caisse d'épargne.

Les dons patriotiques arrivent de toutes parts ; nous citerons ceux de M. Fould, banquier, qui a mis à la disposition de la commission municipale 10,000 fr. ; de M. Hébert, propriétaire, rue St-Avoye, qui a également offert 4,000 fr. ; enfin, MM. les notaires de Paris ont offert 10,000 fr. pour être distribués aux blessés, veuves et orphelins victimes des glorieuses journées de juillet.

Sur la proposition de M. le général comte Gérard, M. le lieutenant-général Maurin est nommé sous-commissaire au département de la guerre. M. Mérilhou remplit à la justice les fonctions de sous-commissaire. Charles X avait envoyé à M. le général Gérard sa nomination de ministre de la guerre ; il avait suivi cette fois un vœu national.

La Commission dramatique, composée de MM. Casimir Delavigne, Etienne, Boileau, Dupaty, Auber, Catel, Bouilly, Moreau, Planard, Delaville, Scribe, Mélesville, Rougemont, d'Epagny, Mazères, Victor Ducange, Carmoche, informée que les différens théâtres de la capitale préparent des représentations dont le produit est destiné au soulagement des blessés, des veuves et des enfans des citoyens morts dans les glorieuses journées des 27, 28 et 29 juillet 1830, jalouse d'associer les auteurs à cette œuvre de justice et de reconnais-

sance, déclare au nom de tous ses commettans abandonner à cette destination le produit total des droits des auteurs dont les ouvrages seront joués dans ces différentes représentations, tant à Paris que dans les départemens.

Des journaux de Paris disent que des ordres ont été donnés à Bruxelles de rassembler un corps de troupes sur la frontière du côté de la France. Une pareille mesure, dans un tel moment de crise, serait très imprudente ; on la comparerait au cordon sanitaire de Louis XVIII, et elle indiquerait de la part de la cour des Pays-Bas une intention qu'elle est trop sage pour avoir ou trop faible pour exécuter.

16 à 1700 morts ou blessés ont été portés dans les hôpitaux le 27 et le 28 juillet.

**Fonds publics français.** Paris, 5 août. — 5 p. cent, 102 f. 50, 103 f. 50, 25, 15. — 3 p. cent, 75 f. 75, 76 f. 50, 80, 77 f. 77 f. 40, 77 f. 76 f. 75, 77 f. — Rentes de Naples, 84 f. — Rente d'Espagne, 16 ; Emprunt royal espagnol, 80 ; Rentes perpétuelles d'Espagne, 65 1/2. — Change sur Londres, un mois, papier, 25 f. 40, argent, 25 f. 35 ; trois mois, papier, 25 f. 25, argent, 25 f. 20.

#### SEANCE D'OUVERTURE.

Cette séance, appelée autrefois séance royale, a eu lieu dans le palais du Louvre. Les galeries étaient presque exclusivement occupées par des personnes attachées à la cour. La cour a disparu, et maintenant la nation se montre dans toute sa dignité et dans toute sa force. Au dehors, point de soldats sous les armes ; des gardes nationaux à pied et à cheval représentant le coup d'œil le plus éclatant. Des volontaires dont le patriotisme a fait des soldats depuis le 27 juillet, et au milieu d'eux une immense multitude de peuple qui les a si puissamment secondés de ses victorieux efforts. Dans l'enceinte, les tribunes occupées par des dames élégamment vêtues, et par des citoyens de toutes les classes, parmi lesquels règne l'union la plus entière et une cordialité parfaite. Quelques élèves de l'Ecole Polytechnique sont distingués dans cet assemblage ; tous les regards se portent sur eux. Deux tribunes seulement ont été réservées. L'une destinée au corps diplomatique est occupée par quatre individus, au nombre desquels on remarque le ministre des Etats-Unis. L'autre, encore vide, doit être occupée par la duchesse d'Orléans et sa famille. Les couleurs nationales exilées si long-temps, déployées au-dessus du siège du président, du bureau, et dans les diverses parties de la salle, remplissent les cœurs d'allégresse.

Les premiers députés qui se sont présentés sont MM. de Bondy, Laisné de Villevesque, Demarçay, Martin, de Sade, Méchin, Labbey de Pompières, Etienne, Dupin aîné, Charles Dupin, Villemain, et de Tracy. Leur nombre augmente à chaque instant. Un groupe considérable se forme auprès de M. Lafitte qui parle avec beaucoup de chaleur à ses collègues. Dans ce groupe on aperçoit MM. de Corcelles, Keratry, Eusèbe Salverte, Bérard, de Puyraveau, Benjamin Delessert, de la Pommeraye, de Gouves, de Nunques, Sébastiani, Vignet, et Duvergier de Hauranne. Plusieurs membres éloignés à l'époque des dernières séances, étaient présents dans cette occasion. Parmi eux, on voyait MM. de Vatissiménil, Pétou, de Caux, Mestadier, Hyde de Neuville, Gauthier, et de St-Cricq.

Beaucoup de députés du côté droit, dont la présence excitait la surprise, étaient plus particulièrement l'objet de la curiosité publique. MM. Berryer, Jacquinet de Pampelune et Royer discourent à voix basse, et leurs contenance contrastaient d'une manière frappante avec celles des députés qui les environnaient. M. Felix de Couri qui a paru le plus résigné, saluait affectueusement plusieurs de ses collègues. M. Maillay a pris place à côté de M. Delalot, et non loin d'eux se tenait M. Murat, ex-préfet de la Seine inférieure. De toutes parts les spectateurs signalaient au centre, avec un intérêt marqué et en faisant des commentaires de tout genre, MM. de Vaulchier, Syriès de Mayrinac, Boissierand, l'amiral d'Angier, André de la Lozère, Arthur de Labourdonnaye, et Landemalle de la Moselle.

Les bancs de la droite étaient destinés aux pairs de France. Cette partie de la salle donnait lieu également à de curieuses observations. Environ 60 membres de la chambre des députés sont allés successivement s'y asseoir. Nous voyions encore MM. de Châteaubriand, Séguier, Chaptal, Pasquier, Decazes, de Choiseul, d'Ambrugeac, le maréchal Maison, le duc de Trévise, de Semonville, Molé, duc de Coigny, comte de Sussy, Gresbois, Barante, Saint-Aulaire, de Caraman, duc de Praslin, général Dejean, Bastard de l'Estang, Lanjuinais, de Valmy, de Montalivet, Portalis, etc.

Environ 300 personnes composaient l'assemblée parmi lesquelles on comptait 240 députés. Tous étaient en costume de ville. (Constitutionnel.)

#### ALGER, 19 juillet.

Le dey d'Alger a soutenu sa disgrâce avec beaucoup de résignation. Le jour qui a suivi notre entrée dans la place, il paraissait réellement abattu, mais il se remit bientôt, et dans une longue conférence qu'il eut avec le général-en-chef, il lui fournit le détail des revenus de l'état, et des sommes encore dues à la régence par les beys de Titer, de Constantine et d'Oran. Il lui donna ensuite des informations sur le caractère des principaux habitans, des Francs et des Algériens, et sur le degré de confiance qu'ils méritaient. Il témoigna le désir d'aller en France, ajoutant qu'il ne voulait se rendre à Paris qu'après un intervalle de deux mois, de crainte d'y être dans ce moment un objet de curiosité. La première condition de sa soumission a été, qu'on ne livrerait pas sa personne au sultan. Il dit que si l'on n'avait pas éloigné la frégate de Tahir-Pacha, il l'aurait tenue au large au moyen de ses batteries ; que jamais il n'aurait souffert son entrée à Alger, où Tahir était envoyé pour le faire décapiter. Le dey est parti le 12 au matin, accompagné de ses deux gendres, de 22 femmes, et d'une suite de 60 personnes. Lorsque je suis allé visiter son palais, il m'a paru avoir été presque entièrement dépouillé de son riche ameublement. Je suis entré dans les salles du fameux trésor. Elles consistent en quatre pièces voûtées au

rez-de-chaussée, qui n'ont qu'une seule entrée. Autour de chaque chambre se trouvent deux caveaux pour déposer les matières précieuses ; ils ont 12 pieds de long, 6 de large et 4 de hauteur. Quelques uns étaient remplis de quadruples, d'autres de sequins de Venise, et il y en a qui contiennent diverses espèces de monnaie, entr'autres des pièces d'or de Portugal de 168 francs. J'ai vu de ces caveaux pleins de piastres espagnoles, et des monnaies d'argent du pays. Le plancher d'une de ces salles est couvert de piastres d'Espagne, à la hauteur de trois pieds. Il s'y trouvait aussi des colliers en diamants, et des vases d'argent, etc. Tandis que je faisais ma visite, plusieurs hommes étaient occupés à prendre l'or et l'argent avec des pelles pour en charger les balances, qu'on vidait ensuite dans des coffres de la contenance de 60 kilogrammes d'or, évalués 3,000 fr. chacun. On en mettait aussi dans des barils qu'on devait envoyer en France. On suppose que l'argent qui a été trouvé peut mesurer 1,800 pieds cubes, non compris les coffres renfermant l'or en barres et les doublons. Nous nous sommes étonnés d'abord que le dey eut conservé son trésor dans la ville, au lieu de chercher à le mettre en sûreté ailleurs. Voici les réflexions qu'il a communiquées à ce sujet à plusieurs personnes.

Le peuple d'Alger était convaincu, et le dey était de même opinion, que le fort ou château de l'Empereur ne pourrait jamais être pris, qu'on ne construisit une autre fortification au moins d'égale force, pour faire le bombardement. Cette opération, suivant eux, aurait pris beaucoup de tems. Confians dans les moyens de résistance du château, les Algériens étaient tranquilles, et n'avaient pris aucune précaution pour arrêter les Français après la conquête de la forteresse. En conséquence, lorsque les Turcs virent le fort démantelé et sauter en l'air après une canonnade de deux heures, ils furent tout-à-fait interdits et découragés, et le dey sentant l'impossibilité de résister plus long-tems, envoya son secrétaire pour traiter.

Maintenant que nous sommes maîtres d'Alger, nous allons réduire quelques unes des provinces de sa dépendance, et Bona, qui en est la principale. Une division ayant en tête la Bellone, va convoier les 6<sup>e</sup> et 39<sup>e</sup> régimens de ligne. Une autre division portera quelque infanterie à Oran.

On annonce à Alger qu'une partie de l'escadre sous les ordres de l'amiral Rosamel va faire voile pour Tripoli, afin de demander satisfaction au pacha d'une insulte faite il y a 18 mois ou deux ans à notre consul. (Moniteur.)

La cantate suivante de M. CASIMIR DELAVIGNE a été chantée aux théâtres des Variétés, des Nouveautés et de la Porte-Saint-Martin, par M. Adolphe Nourrit, de l'Opéra, au milieu des applaudissemens les plus unanimes :

#### LA PARISIENNE.

Peuple français, peuple de braves,

La Liberté rouvre ses bras ;

On nous disait : Soyez esclaves !

Nous avons dit : Soyons soldats !

Soudain Paris, dans sa mémoire,

A retrouvé son cri de gloire.

En avant, marchons

Contre leurs canons ;

A travers le fer, le feu des bataillons,

Courons à la victoire.

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne !

Marchons ! chaque enfant de Paris

De sa cartouche citoyenne

Fait une offrande à son pays.

O jour d'éternelle mémoire !

Paris n'a plus qu'un cri de gloire !

En avant, etc.

La mitraille en vain nous dévore,

Elle enfante des combattans.

Sous les boulets, voyez éclore

Ces vieux généraux de vingt ans.

O jour d'éternelle mémoire !

Paris n'a plus qu'un cri de gloire !

En avant, etc.

Pour briser leurs masses profondes,

Qui conduisent nos drapeaux sanglans ?

C'est la Liberté des deux Mondes,

C'est Lafayette en cheveux blancs.

O jour d'éternelle mémoire !

Paris n'a plus qu'un cri de gloire !

En avant, etc.

Les trois couleurs sont revenues,

Et la Colonne avec fierté

Fait briller à travers les nues

L'arc-en-ciel de la liberté.

O jour d'éternelle mémoire !

Paris n'a plus qu'un cri de gloire !

En avant, etc.

Soldat du drapeau tricolore,

D'Orléans ! toi qui l'as porté,

Ton sang se mêlerait encore

A celui qu'il nous a coûté.

Comme aux beaux jours de notre histoire,

Tu rediras ce cri de gloire :

En avant, etc.

Tambours du convoi de nos frères,

Roulez le funèbre signal ;

Et nous, de lauriers populaires,

Chargeons leur cercueil triomphal.

O temple de deuil et de gloire !

Panthéon, reçois leur mémoire !

Portons les, marchons,

Découvrons nos fronts.

Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,

Martyrs de la victoire.

Metz, le 28 juillet. — A la nouvelle répandue ce matin des ordonnances du 26, les habitans ont envoyé demander au



maire la réorganisation de la garde nationale ; elle a été accordée sur-le-champ. De plus, de nombreux avis étant parvenus au général Villatte, commandant de la division, sur des rassemblements de troupes prussiennes sur la frontière, il a fait échelonner jusqu'à la frontière le 3e de dragons et le 5e de hussards. Si un Prussien mettait le pied sur notre sol ce serait un jour de fête pour les troupes. On arme la place et 1,500 hommes de la ligne ou de la garde nationale garnissent les remparts.

**Courrier de Nantes.** (départ du 31, deux heures après midi). La garde nationale occupe tous les postes qu'elle a pris sur le 10e léger après une résistance opiniâtre. Un même esprit de patriotisme anime tous les citoyens. Des palissades et des barricades s'élèvent, on dépave les rues, un pont a été coupé. — De part et d'autre il y a quelques tués, beaucoup de blessés, des prisonniers sont échangés après un premier feu. — De Nantes à Angers, rien de remarquable. — Le 31, le drapeau national n'est point arboré à Angers, le maire ayant demandé 24 heures pour prendre une détermination. Le peuple, à l'arrivée du courrier de Paris, efface les insignes de la voiture, et la décore de rubans aux trois couleurs. M. de Séran veut les arracher, et court risque de la vie ; personne ne partage son opinion. La salle est illuminée tous les soirs. Au Mans, la tranquillité la plus complète régnait et c'est aux cris de *Vive la liberté, Vive la charte*, que le peuple parcourt les rues.

**Caen.** (Départ du 1er août, sept heures du matin.) L'ordre règne dans la ville : le commandant des forces militaires est venu porter des paroles de paix, sitôt que les événements de Paris ont transpiré. Liseux a arboré le drapeau tricolore ainsi que toutes les villes que le courrier traverse en se rendant à Paris.

## ANGLETERRE.

**ÉMIGRÉS FRANÇAIS.** — M. Cottu qui a voyagé autrefois en Angleterre pour s'éclaircir sur nos institutions civiles et politiques, et qui remplissait dernièrement les fonctions de président de la cour royale de Paris, est arrivé encore une fois dans ce pays, fuyant la vengeance méritée du peuple, pour avoir publié un pamphlet il y a quelques mois, dans lequel il encourageait le Roi, qui depuis en a fait l'essai, à se saisir de l'autorité dictatoriale et à devenir un despote. M. Cottu rapporte que, tandis qu'il se délassait vendredi dans son jardin, il entendit son nom dénoncé avec fureur, que se voyant menacé par le peuple d'être suspendu à une lanterne, il sortit de sa retraite et quitta précipitamment la capitale. Il chercha pendant quelque temps à communiquer avec sa famille, mais sa situation devenant plus dangereuse, il fut forcé de partir n'ayant que vingt francs dans sa poche, et voyageant tantôt à pied, tantôt à cheval, se cachant quelquefois, il arriva enfin à Boulogne. Il paraît que le célèbre Ouvrard a aussi trouvé nécessaire de quitter la France, par suite de l'irritation qui existait contre lui, en raison du succès de ses grandes spéculations sur les fonds français. Ce succès est le résultat de renseignements obtenus d'une manière déloyale. On nous assure qu'il a gagné la côte à pied ; et qu'il se trouvait à son arrivée en Angleterre dans un état de grand épuisement. S'il est vrai qu'il se soit livré à de grandes opérations, il n'en recueillera point les profits dont il a pu se flatter, car on affirme que le syndicat des agents de change de Paris a déclaré nulles toutes les transactions qui ont eu lieu quelques jours avant la publication des ordonnances. Il est probable qu'il manquera également son but à Londres, attendu l'amélioration rapide des fonds publics depuis le rétablissement de l'ordre en France. (Times.)

## AMÉRIQUE DU SUD.

### COLOMBIE.

Les journaux de Carthagène jusqu'à la date du 8 août, nous sont parvenus par le brick *Médina*. Ils sont dépourvus de nouvelles politiques. Bolivar continuait à résider dans le pays ; la frégate anglaise *Shannon* ayant été mise à ses ordres, y était attendue journellement. Il a paru de nouveaux journaux avec les singuliers titres de « *la Tour de Babel* », « *le Cuisinier du Caveau* », « *les Conversations du Cabaret* ». Par une circulaire datée du 9 de juillet, publiée dans le *Registro oficial*, le préfet de Carthagène enjoignait aux habitants de surveiller strictement les personnes qui voudraient exciter à l'opposition contre l'autorité du congrès constituant.

La séparation des départements du sud, annoncée dans un de nos précédents numéros, est confirmée ; le général Flores a été déclaré chef suprême de ce nouvel état du sud de la Colombie. Toutefois les provinces qui le composent, manifestent leur intention de se soumettre à un gouvernement général, formé sur les bases de celui des États-Unis.

### PÉROU.

Le *Daily Advertiser* publie une lettre de son correspondant datée Panama 29 juin 1830, dont nous donnons l'extrait ci-après.

« Nous avons des nouvelles du Pérou jusqu'à la fin de mai. De sérieuses difficultés ont eu lieu entre les autorités anglaises et le gouvernement. Voici ce qu'on rapporte.

« La goélette *Palma Civil*, sous pavillon Mexicain, est arrivée au commencement de mai de la côte du Mexique à Callao avec un chargement de vingt-neuf mille piastres, pour compte anglais, régulièrement porté sur son manifeste. Le bâtiment et la cargaison ont été suivis à Callao pour cause (suivant les autorités péruviennes) d'irrégularité dans son registre. L'argent a été débarqué et mis en dépôt. Les autorités ayant ordonné ensuite qu'il fut transféré à Lima, les propriétaires ont prétendu devoir s'y opposer jusqu'à ce qu'une décision légale eût été rendue à ce sujet. Leurs représentations n'ayant point été écoutées, ils en appellèrent aux pro-

consuls de S. M. B. en réclamant leur assistance. Mais on répondit à leurs démarches par des lettres insultantes, et alors la corvette *Saphire*, capitaine Dundas, sortit de Callao pour croiser devant le port. Cette corvette visita au moment où il se disposait à y entrer, le navire de guerre péruvien *Libertad*, et lui enleva une somme de 18,000 piastres dont il était chargé pour le gouvernement. Aussitôt que cet événement fut connu à Lima, parut un ordre prohibant l'entrée des ports du Pérou à tous les bâtiments de guerre anglais. Les consuls s'empressèrent en conséquence de s'embarquer avec leurs familles à bord de la corvette *Saphire*, qui a fait route pour Valparaiso. On espère que ces difficultés procureront quelque bien.

Le capitaine Dundas a adressé, en partant, aux négociants anglais à Callao une lettre dont suit la teneur :

A bord du navire de S. M. B. *Saphire*,  
en dehors de Callao, le 27 mai 1830.

Messieurs, comme le gouvernement péruvien persiste à refuser toute réparation ou satisfaction de l'injuste spoliation qu'il a commise dernièrement contre un de vous, et qu'en suite des mesures qu'avec le concours des proconsuls de S. M. j'ai cru devoir adopter, il a fermé les ports du Pérou à tous les bâtiments de guerre anglais, je me vois forcé de faire voile pour Valparaiso, emmenant avec moi le navire de S. M. la *Tribune*. Je regrette de me trouver dans l'obligation d'éloigner toutes les forces du port, mais il conviendrait peu à la dignité du pavillon anglais, qu'un bâtiment de guerre fut contraint de rester en vue, non-seulement sans avoir la faculté de se ravitailler, mais encore sans moyens de communiquer avec ceux dont il est expressément chargé de protéger les intérêts.

Je n'appréhende pas que vous soyez molestés après mon départ, mais s'il en résulte quelque inconvénient dans ce moment, je ne doute pas que vous n'obteniez éventuellement plus de justice, et une plus grande sécurité à l'avenir dans vos transactions commerciales avec ce pays.

Si vous désirez faire quelques représentations à ce sujet à l'officier commandant la station de la mer Pacifique, je me chargerai volontiers de les lui présenter.

J'ai l'honneur d'être, etc.

HENRY DUNDAS, capitaine.

## ÉTATS-UNIS.

### NEW-YORK.

Nous ne pouvons espérer que les premiers paquebots d'Europe nous apportent la nouvelle si impatiemment attendue de l'élection du nouveau souverain de la France. Il est vrai que quelques députés qui n'ont pas toujours fait partie de l'opposition ont exprimé la pensée qu'à la Chambre appartenait le droit d'établir le nouveau gouvernement ; mais cette prétention a été vivement repoussée. Déjà des proclamations répandues dans Paris déclarent que la Chambre des Députés a pu nommer un gouvernement provisoire, que les noms de ceux qui en font partie réunissent tous les suffrages, mais qu'elle dépasserait ses pouvoirs si, sous l'influence de quelques intrigants jaloux de conserver une position que la tyrannie leur a faite aux dépens du peuple, ou d'exploiter à leur profit le sang qu'il a versé, elle s'avisait de fonder une dynastie nouvelle, à quelques conditions que ce put être, sans l'avis et le consentement de la nation ; qu'elle peut tout au plus indiquer les moyens à prendre pour s'assurer à cet égard des vœux du pays.

Quelques journaux libéraux, partageant cette dernière opinion, vont plus loin encore ; ils blâment hautement le choix des hommes qui composèrent le premier gouvernement provisoire. L'une de ces feuilles s'exprime ainsi au sujet de l'amiral de Rigny et du baron Louis : « Un d'entre eux, encore au service du tyran congédié, a été en peu de temps l'objet des faveurs les plus extraordinaires, et le pays n'a pas oublié que ce n'est qu'après une longue hésitation qu'il renonça à être le complice des hommes du 8 août. Son nom a été révélé à la France, il est vrai, par une victoire qu'on dit glorieuse ; mais peut-être cette victoire n'a pas été bien comprise. Un autre, et c'est l'oncle de ce dernier, après avoir oublié que la noblesse a été détruite par la révolution, s'est hâté en 1814 d'ouvrir les portes de la France aux Bourbons qu'elle détestait, qu'elle vient de proscrire pour la troisième fois. Les autres enfin ont longtemps vécu dans les rangs ennemis de l'opposition constitutionnelle, et par des réveries doctrinaires, ont ressuscité en France le dogme absurde de la légitimité ; c'est-à-dire ont érigé le despotisme en système en le présentant comme une théorie incontestable. Tous en un mot, arrivent entachés des vices de l'ancienne organisation politique. Et il faut le dire, tant que des hommes semblables monteront au pouvoir, l'opinion publique restera en expectative et dans une sorte d'abdication, et la récompense aura manqué aux auteurs de la révolution même. »

Un mot de la proclamation du duc d'Orléans, différemment rendu dans les journaux, a été la cause de vives observations. Le *Moniteur*, à la fin de cette proclamation, avait mis le premier jour, *LA Charte sera une vérité* ; dans une seconde édition il imprimait, *UNE Charte sera une vérité* ; enfin le jour suivant répétant encore cette phrase il dit, *LA Charte*. Voyant dans cette correction une réticence, une arrière-pensée, quelques personnes s'en alarmèrent, et les anciennes feuilles libérales en prirent occasion de blâmer les députés sur les prétentions trop modestes qu'ils annoncent dans leur proclamation. En effet, après avoir fait une révolution héroïque, obtenir tout juste en retour ce que l'on demandait sous le

ministère Martignac, ce serait se contenter à trop bon marché, et les Parisiens n'ont pas versé leur sang pour avoir la restauration légèrement améliorée. Charles X a déchiré l'ancienne Charte le 25 juillet, ce n'est pas à la Chambre des Députés à la reproduire. Il ne faut plus une Charte octroyée par un roi, qui, la regardant comme un don et un bienfait, se croit le droit de retirer ce qu'il a bien voulu accorder ; il faut un acte nouveau, offert par le peuple, accepté par le souverain, et débarrassé du double vote, de la septennalité, de la religion de l'état, de cette date ridicule de 25 ans, de son préambule, de la condition d'être âgé de 40 ans et de payer 1000 francs d'impôt pour être éligible, enfin de toutes ces entraves à une véritable liberté, il faut des institutions qui selon les expressions même du duc d'Orléans, permettent de réunir la solidité de la monarchie à la liberté de la république.

A côté de cette opposition qu'on peut appeler républicaine, on commence à en distinguer une autre, bien faible encore, bien peu redoutable en ce moment, mais qui finira par rallier quelques purs royalistes, glacés aujourd'hui par la crainte, et atterrés par une si étonnante révolution. Déjà M. Hyde de Neuville, à l'ouverture des Chambres, n'a pas craint de se placer à l'extrême droite, et ses sentiments en faveur du duc de Bordeaux semblent être partagés par M. de Chateaubriand. Jusqu'à présent aucun journal n'a consenti à leur prêter son appui ; la *Quotidienne* se contente de répéter les nouvelles données par les autres feuilles, et le *Journal des Débats*, jadis dévoué à M. de Chateaubriand, va jusqu'à demander la tête des sept ministres qui ont contresigné les ordonnances. Nous ne regardons pas ce parti comme bien redoutable aujourd'hui, cependant il n'est pas à mépriser, et il prendra plus de force lorsque le premier effroi sera tout à fait dissipé.

Dans des circonstances aussi solennelles, dans un moment où vont se décider les destinées futures de la France, il est à craindre que les différents partis qui commencent à se montrer ne cèdent pas facilement au vœu qu'exprime la majorité. Certes, chaque Français a le droit de déclarer hautement son opinion et de voter pour le gouvernement qui lui paraîtra le meilleur ; mais que celui qui sera trompé dans son espoir, sacrifiant ses souvenirs ou ses espérances, se rallie franchement à la masse de la nation ; car aujourd'hui que le droit divin n'est plus qu'une chimère, le gouvernement légitime de la France sera celui que choisira le peuple. Quelque soit sa forme ou son chef, il offrira sans contredit toute garantie pour la liberté, il faut donc l'adopter franchement. Si la France reste unie, elle est invulnérable ; puissent aujourd'hui ses enfants se rappeler la fable de Lafontaine :

Un vieillard près d'aller à la mort l'appeloit,  
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils) :  
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :  
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.  
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,  
Les rendit, en disant : Je le donne aux plus forts.  
Un second lui succéda, et se mit en posture ;  
Mais en vain. Un cadet tenta aussi l'aventure.  
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista :  
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.  
Faibles gens ! dit le père : il faut que je vous montre  
Ce que ma force peut en semblable rencontre.  
On eut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort :  
Il sépara les dards, et les rompit sans effort.  
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :  
Soyez joints, mes enfants ; que l'amour vous accorde.

Les Américains ont appris avec enthousiasme les glorieux événements de Paris, mais ils ne s'arrêtent pas à une stérile admiration. Nous apprenons, et nous sommes heureux d'annoncer que M. SIMPSON, avec une générosité que tous les Français sauront apprécier, donnera, *Mardi prochain*, 21 septembre, au théâtre du Park, une représentation au profit des victimes des mémorables journées de juillet.

Nous nous garderons bien de faire suivre cette annonce d'aucune recommandation, elle paraîtrait injurieuse à tous ceux qui porteront leur offrande au théâtre du Park. Qu'il nous soit seulement permis d'être auprès de M. Simpson les interprètes de la gratitude de nos compatriotes.

### PHILADELPHIE, 15 septembre.

Hier dans l'après-midi un serpent à sonnette, offert en spectacle au public dans la rue du marché, est sorti de sa cage. Un jeune homme qui s'est empressé de le saisir en a été mordu au bras. Aussitôt après il a repris le reptile, et l'a rejeté dans sa cage, en s'écriant : « c'est fait de moi sans doute, mais je vais le renfermer, et rien de pire n'arrivera. » Les chairs ont été coupées sur le champ autour de la plaie, et un pansement convenable a été fait. Jusque-là aucuns symptômes alarmants ne se sont déclarés ; on espère que le jeune homme échappera aux fréquents effets de semblables blessures.

### RECENSEMENT. — RICHMOND, VIRGINIE.

D'après le recensement de la ville, elle renferme un plus grand nombre d'hommes de couleur et de noirs, que d'habitants blancs. Le nombre des blancs, hommes et femmes, est de 7748. On compte 6351 esclaves des deux sexes, et 1953 personnes libres de couleur. L'ensemble des personnes de couleur est de 8303. — Le total, blancs et de couleur 16,057.

La population de Richmond depuis 1820, s'est accrue de 231 p. ct. Dans le comté de Mathews, le résumé du tableau présente, en population blanche 3595 personnes, 3481 esclaves, 189 personnes libres de couleur. Total de la population blanche et de couleur 7665. — Dans ce comté, l'augmentation est de 80, sur le cens de 1820.



## SCIENCES PHYSIQUES.

## NOUVELLES CONSIDÉRATIONS SUR LES COMÈTES ET LEURS HABITANS.

On connaît les puissantes considérations qui avaient déterminé M. James Herschel, digne fils d'un illustre père, à croire que le soleil n'était pas borné au rôle négatif de dispenser sa chaleur aux planètes qui gravitent autour de lui ; et que cet astre, corps opaque, enveloppé d'une atmosphère ardente, devait aussi porter sur ses vastes contours des êtres doués, comme nous, du bienfait de la vie. En développant cette ingénieuse hypothèse, nous émettions l'opinion personnelle que les comètes ne pouvaient pas être habitées, comme le soleil et les planètes, à cause des prodigieuses variations qu'elles éprouvent dans leur température, selon qu'elles s'éloignent ou se rapprochent des corps solaires ; mais voilà qu'un journal d'Edimbourg combat cette conjecture par des raisons très-plausibles, et qui nous ont nous-mêmes satisfaits. Convaincus qu'il est plus beau, et surtout plus utile, de reconnaître son erreur que d'y persister, nous allons exposer la théorie du savant rédacteur de ce journal, et presque toujours nous le laisserons parler lui-même.

Newton, dit-il, estimait que la chaleur d'une comète qu'il avait observée en 1780, était deux mille fois plus forte que celle du fer chaud. Mais ces astres, que l'on a considérés longtemps comme d'immenses amas de flammes, sont des corps d'une densité plus ou moins grande, et dont la température doit être à peu près la même, lorsqu'ils se trouvent éloignés du soleil de 12,200,000,000 milles, ou qu'ils n'en sont plus qu'à une distance équivalente au tiers de la moitié de son diamètre. Toutes les analogies nous autorisent donc à supposer que les comètes sont remplies d'êtres animés et de végétaux semblables à ceux qui se trouvent sur notre propre globe. Mais, pour comprendre cette théorie, il est indispensable de faire quelques observations préliminaires sur la nature de la chaleur.

Quoique le soleil soit la grande source d'où s'échappe la lumière, il est vraisemblable que sa chaleur n'est pas plus considérable que celle de la terre ; car, comme le calorique se dégage quand on verse de l'eau sur des acides ou de l'alcool, de même, suivant toute probabilité, la chaleur que le soleil nous dispense résulte de la combinaison de ses rayons avec notre atmosphère. Ce qui le prouve, c'est qu'à mesure que l'air se raréfie, la chaleur diminue d'intensité, et *vice versa* ; qu'au-delà des limites de l'atmosphère, les rayons du plus brillant soleil sont sans force contre un froid éternel ; et qu'enfin, sans cette atmosphère, l'océan ne serait plus qu'une masse solide de glace, quand bien même l'éclat des rayons solaires serait un millier de fois plus fort.

La côte du Pérou est sans contredit un des pays les plus chauds du globe ; cependant ceux qui s'élèvent graduellement sur les Cordillères qui la bordent, observent que la chaleur diminue en raison de l'élévation qu'ils atteignent, de manière que, dans la vallée de Quito, à 1,400 toises au-dessus du niveau de la mer, le thermomètre, dans tout le cours de l'année, monte rarement à 13 ou 14° de Fahrenheit, au-dessus de zéro. S'ils vont encore plus haut, la température est celle d'un hiver rigoureux ; et lorsqu'ils sont parvenus à une hauteur perpendiculaire de 2,400 toises, ils ne découvrent plus rien, sous la ligne équinoxiale, que des champs et des aspérités de glaces éternelles, comme celles des pôles. Quelques physiciens ont voulu, il est vrai, expliquer ces phénomènes, en disant que la chaleur de la surface de la terre n'est pas seulement la chaleur directe du soleil, mais qu'elle résulte de la combinaison de diverses causes ; et qu'en particulier celle des plaines et des vallées est produite par l'absorption dans le sol et la réflexion des rayons solaires. Mais cette explication nous paraît beaucoup moins satisfaisante que celle qui résout la difficulté par la raréfaction ou la densité relative de l'air.

Il suffira de quelques expériences très-simples pour nous en convaincre. Placez un morceau de glace sous une machine pneumatique ; puis, au moyen d'un miroir ardent ou d'une lentille convexe, faites converger les rayons solaires sur la masse congelée : elle n'éprouvera aucune altération ; mais admettez l'air, en maintenant le miroir ou la lentille dans la même position, et la glace commencera immédiatement à se fondre. Une autre expérience vous conduira encore au même résultat. Placez un morceau de glace dans un récipient transparent ; la glace s'y dissoudra rapidement, sans que pour cela il soit nécessaire d'employer d'autre moyen que les rayons solaires en contact avec l'air. Supposons maintenant qu'un globe de grès représente la terre ; un flacon le soleil, et l'alcool qu'il renferme, sa lumière. Versez l'alcool du flacon (ou la lumière du soleil) sur le globe de grès, jusqu'à ce qu'il en soit entièrement saturé ; il n'y aura encore aucune chaleur produite. Mais si nous supposons que ce globe est entouré d'une atmosphère d'eau, dès que l'alcool sera combiné avec l'eau, la chaleur se développera ; le globe absorbera le calorique de son atmosphère ; et quand bien même le courant d'alcool tombant sur le globe serait froid comme de la glace, la température de l'eau qui l'environnerait serait douce et même chaude. C'est précisément ce qui arrive quand la lumière du soleil et l'atmosphère de la terre se combinent. De même que des océans d'alcool ne procureraient aucune chaleur au globe de grès, ce serait en vain, sans cette atmosphère, que notre globe plongerait dans une lumière mille fois plus intense que celle que nous dispensa l'orbe du jour : il offrirait partout qu'une affreuse solide de glace, où la vie, étouffée dans son germe, ne pourrait pas parvenir à se développer.

Par la même raison, si Mercure avait une atmosphère moins forte, et Uranus une plus grande que celle qui environne la terre, malgré la prodigieuse différence qui existe dans la dis-

tance à laquelle ces deux astres se trouvent du soleil, leur température pourrait être la même. Il est vraisemblable que plus les planètes sont rapprochées du soleil, moins leur atmosphère est considérable, et qu'elle s'augmente dans une proportion correspondante à l'éloignement où ces astres se trouvent placés dans notre système. Si notre globe perdait une partie de son atmosphère, il pourrait exécuter ses révolutions dans l'orbite de Mercure, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour nous ; de même que si son atmosphère était augmentée, la terre pourrait suivre la trace d'Uranus, sans que l'espèce humaine en éprouvât aucun dommage.

Cela posé, il sera facile de se rendre compte des phénomènes des comètes, et surtout de celui de leurs queues.

La nature n'a rien fait d'inutile ; ses atomes les plus imperceptibles, comme ses plus grands ouvrages, concourent également à l'exécution de ses desseins. N'est-il pas probable, d'après cela, que les comètes n'éprouvent pas les grandes variations de température qu'on leur attribue, attendu que la vie ne pourrait se maintenir dans des astres dont la chaleur serait quelquefois supérieure à celle du fer rouge, et qui éprouveraient ensuite un froid dont celui de nos pôles serait bien loin d'être l'équivalent ! Comment concevoir des êtres organisés de manière à supporter d'aussi grands changements dans le mode de leur existence ? N'est-il pas probable, d'après cela, que la nature, dans sa toute-puissance, aura trouvé quelque moyen d'empêcher ces violentes alternatives de chaud et de froid ? N'y a-t-il pas lieu de croire, par exemple, que les atmosphères des comètes s'augmentent ou diminuent à mesure qu'elles s'éloignent ou se rapprochent du soleil ? L'observation a-t-elle fourni déjà quelques moyens de vérifier si ces conjectures sont fondées ? On va voir que l'état actuel de la science nous permet de répondre, d'une manière satisfaisante, à ces différentes questions.

Il est démontré maintenant que lorsqu'une comète est dans son aphélie, c'est-à-dire dans sa plus grande distance du soleil, elle est complètement environnée des replis de son immense atmosphère ; et que par conséquent les rayons du soleil, quelque faibles qu'ils soient, à une aussi prodigieuse distance, peuvent, en traversant un milieu d'une densité si considérable, entretenir la vie animale et végétale. Un savant astronome a observé que si la comète de 1780 est, dans son aphélie, cent trente-huit fois plus éloignée du soleil que la terre, elle doit encore recevoir six fois plus de lumière que nous n'en recevons de la pleine lune, à cause de la réfraction occasionnée par la densité de son atmosphère. A mesure qu'une comète s'approche du soleil, sa chevelure ou sa queue commence à se former, et elle s'allonge dans une progression correspondante à celle de la rapidité des mouvements du noyau. Cette comète se dégage ainsi de son atmosphère surabondante, qui flotte derrière elle comme un drapeau ; et l'intensité de sa chaleur ne s'est pas accrue, malgré sa proximité du soleil. La queue de celle qui fut observée à Lausanne, en Suisse, le 13 décembre 1744, n'avait pas moins de 25 millions de milles (plus de 8 millions de lieues), tandis que son diamètre n'était que trois fois supérieur au diamètre de la terre. Quand ces astres singuliers s'éloignent du soleil et s'enfoncent dans les plus froides régions de notre système, leur chaleur reste également la même ; car leur queue diminue, et elles épaississent progressivement les voiles de leur atmosphère, précisément comme un voyageur qui irait de l'équateur au pôle, et qui, à mesure qu'il s'en approcherait, augmenterait, pour se garder du froid, l'épaisseur de ses vêtements. Cette admirable nature ! comment, quand on en étudie les œuvres, ne pas être frappé d'étonnement, en voyant la grandeur de ses combinaisons et sa savante économie !

Il résulte de ces observations, que les périodes des comètes pourraient être calculées presque exactement, en observant la longueur de leur queue et leur distance du soleil. Les comètes qui ont les plus longues queues, et qui sont le plus loin de l'orbite central, dans leur périhélie, c'est-à-dire dans leur plus grand éloignement du soleil, doivent avoir les plus grandes orbites, et par conséquent les plus longues périodes. Celles qui s'approchent davantage du soleil, et qui ont de très-grandes queues, viennent ensuite. Les troisièmes sont celles qui ont des chevelures plus courtes, et dont les périhélies sont encore très-éloignées du soleil. Les quatrièmes qui en sont plus près, et qui ont des queues fort courtes, auront les plus petites orbites et par conséquent les plus petites périodes. Il paraît constant que l'atmosphère des planètes grandit avec leur éloignement du soleil ; et que cet astre lui-même, avec son atmosphère très-raréfiée sous son enveloppe phosphorescente, qui flotte sur l'air comme l'huile sur l'eau, est probablement rempli d'êtres semblables à nous, ou qui n'en diffèrent que par la supériorité de leurs organes ; supériorité à laquelle on doit naturellement s'attendre chez les habitants privilégiés du plus grand et du plus beau globe de notre système, qui n'a aucun besoin des planètes semées autour de lui, tandis que celles-ci, privées de sa lumière, et si elles cessaient d'être maintenues dans leurs positions respectives, par son influence toute puissante, iraient s'égarer et se perdre dans les profondeurs de l'espace, avec les débris de leurs générations éteintes.

Avant de terminer ces considérations, nous observerons qu'il est infiniment probable que chaque planète du système solaire était originairement une comète, et que chaque comète finira par devenir une planète. Comme le soleil est le plus grand corps et le centre de notre système, il est naturel de croire que c'est lui qui a existé le premier. On peut supposer qu'avant que le soleil fût créé, une matière étherée remplissait tout l'espace, comme un vaste brouillard ; que des centres d'attraction s'établirent dans ces solitudes sans limites ; et que la matière, en s'agglomérant autour de ces centres, forma des nébuleuses qui, avec le temps, acquirent un degré de densité suffisant pour être affectées par les lois de l'attraction. Ces masses gravitantes se dirigèrent alors vers les corps les moins éloignés, avec une rapidité qui croissait proportionnellement à la diminution de la distance ; et à mesure qu'elles se rapprochaient de ces corps, leur matière la plus ténue se détachait de leurs noyaux et s'allongeait derrière comme une longue queue. Dans le principe, ces corps nouveaux se dirigeaient en droite ligne vers les centres d'attraction ; mais attendu qu'il existe un pouvoir de répulsion, aussi bien que d'attraction, dans les corps célestes, elles ne pouvaient pas

entrer en contact avec les soleils préexistants, et après avoir, comme les planètes, décrit leur demi-cercle autour de ces astres, elles étaient repoussées dans les champs de l'espace. Elles étaient ensuite attirées de nouveau et de nouveau repoussées ; mais à chaque révolution, la densité de leur noyau était accrue ; la longueur de leur queue raccourcie ; et l'excentricité de leurs orbites diminuée : en un mot, elles devenaient peu à peu des planètes, et tournaient autour de leurs soleils respectifs, en cercles réguliers. Ainsi donc, il est très-probable que chacune des planètes du système solaire a été, dans le principe, une vapeur, puis une nébuleuse, puis une comète, et que chaque comète finira par être une planète. Les faits suivants tendent encore à confirmer cette hypothèse. 1° L'infatigable William Herschel n'a pas découvert moins de deux mille nébuleuses qu'on a prises souvent pour des comètes éloignées tant elles leur ressemblent ! 2° On a observé plusieurs comètes qui n'avaient pas de noyau, et dont seulement la matière s'épaississait au centre, mais pas assez pour empêcher d'apercevoir les étoiles à travers, d'une manière très-distincte, tandis que d'autres avaient un noyau solide de deux mille milles de diamètre. On a même vu des comètes qui paraissaient aussi grandes que le soleil, du moins ce fait nous est garanti par le philosophe le plus rationnel de l'antiquité, par Sénèque, le prédécesseur de Bacon, et qui, comme le philosophe anglais, n'a failli que lorsque, quittant les hautes spéculations de la philosophie, il a pris part aux mouvements de la vie active. Certains écrivains ont même prétendu que l'obscurité qui eut lieu à la mort de Jésus-Christ, avait été occasionnée par la présence d'une comète de grande dimension, interposée entre le soleil et la terre. 3° Les queues des comètes sont, en général, un peu concaves, vers le soleil ; les étoiles fixes sont toujours visibles à travers, et même elles sont quelquefois si brillantes derrière ce voile diaphane, qu'on peut les distinguer pendant la pleine lune et après le lever du soleil. 4° Trois comètes ont déjà renfermé leur orbite dans les limites de notre système, et ne vont plus, comme les autres, suivre une course aventureuse dans les systèmes voisins. Ces trois comètes sont, celle de Encke, qui ne franchit jamais l'orbite de Jupiter ; celle de Gambart, qui va fort peu au-delà de l'orbite de la même planète, à sa plus grande distance du soleil ; et enfin celle de 1770, qui ne dépasse jamais l'orbite d'Uranus. Il paraît, d'après le témoignage d'Apollonius Myndinus, que les Chaldéens mettaient les comètes au nombre des planètes.

N'en doutons pas, l'œuvre de la création se poursuit dans les cieux. Chaque jour, et peut-être à chaque instant, un monde nouveau arrive à l'existence ; car, dans les champs de l'espace, ces grands corps ne sont pas moins multipliés que les êtres les plus imperceptibles, puisque, comme eux, ils sont innombrables, et que, dans ce cercle, dont le centre est partout, et la circonférence nulle part, il serait impossible de dire où ils commencent et où ils finissent. Quand on réfléchit à l'état divers de ces mondes qui plongent dans l'éther, dont les uns sont tout-à-fait opaques, et dont les autres ne se composent encore que de matières vaporeuses plus ou moins légèrement condensées, on est tenté de comparer le ciel à une vaste forêt qui contient à la fois des arbres sur leur déclin, d'autres dans toute la vigueur de leur âge mûr, et des arbrisseaux dans les degrés divers de l'enfance et de l'adolescence. Depuis que l'imprimerie est parvenue à couler en bronze la pensée humaine, on peut espérer qu'aucune de nos observations ne sera perdue pour l'avenir même le plus reculé. Les hommes de ces époques si loin de nous pourront, en lisant ces observations, reconnaître, dans la portion des cieux accessible à leurs instruments, les grands changements qui se seront opérés. Déjà on a constaté que des étoiles bien connues, et souvent observées, après avoir, pendant quelque temps brillé d'un éclat extraordinaire, se sont éteintes ou du moins ont disparu des positions qu'elles occupaient dans le ciel.

## BEAUX-ARTS.

PAOLO CAGLIARI, dit PAUL VERONESE,

NÉ À VÉRONE EN 1530, MORT EN 1598, ÂGÉ DE 58 ANS.

Si je pouvais choisir mon existence comme peintre, je voudrais être Paul Veronese. Dans les autres, on aperçoit l'art ; dans celui-ci, tout est nature. LE GEMME.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur l'Italie à la fin du quinzième et pendant tout le seizième siècle, on ne peut s'empêcher d'admirer la quantité de peintres célèbres qui ont paru tout-à-coup pendant ce court espace de temps, et la puissance de leurs génies, qui chacun dans leur genre, ont poussé l'art au plus haut degré de perfection.

Nous passerions les bornes de cet article si nous cherchions à approfondir les causes qui déterminent spontanément dans les arts un concours aussi extraordinaire d'hommes illustres, concours tel qu'il n'en apparaît qu'un dans chaque nation et à de grands intervalles, comme si la nature avait épuisé en une même fois et en un même pays des forces lentement accumulées, et demandait de longues années pour enfanter de nouveaux prodiges.

Passant ainsi sous silence des siècles si dignes pourtant de toute notre attention, nous n'examinerons pas les circonstances nombreuses et si favorables à l'art, qui sous le règne glorieux des Médicis, ont mis ces grands peintres à même de faire paraître au jour toutes les perfections dont la nature s'est plu à les enrichir. Qu'il nous suffise ici de consigner comme un objet digne de remarque, que les arts, après avoir mis un long espace de temps à sortir des épaisses ténèbres de la barbarie, arrivent rapidement à un degré de perfection tel qu'il est pour les siècles suivants un objet d'étude et d'admiration. Du Pérugin au Raphaël, de Jean Belue au Titien ; quel pas immense ! Mais après Raphaël, le Titien, leurs contemporains et leurs rivaux de gloire, que vient-il des imitateurs. Autre objet de remarque et de réflexion.

Le divin Sanzio avait remporté le prix de la grâce et de l'expression ; la génie colossal de Michel-Ange couvrait des murs immenses d'images gigantesques et terribles. Le Titien et, avant lui, le Giorgion, représentant une nature gracieuse.

(\*) L'acide sulfurique a une telle affinité pour l'eau, qu'il s'unissent dans toutes les proportions ; cette combinaison se fait toujours avec la production d'une chaleur intense. Quand quatre parties d'acide sont mêlées tout-à-coup avec une d'eau, la température de ce mélange s'élève à 105° c.

(†) La planète d'Uranus, découverte par Herschel, est la plus éloignée du soleil. Elle en est à 660,000,000 de lieues. On lui donne aussi le nom d'Herschel, à cause du grand astronome qui l'a découverte.



de mais plus simple, l'avait parée de tous les charmes de sa couleur et animée de toute sa vie ; le fougueux Tintoret, réunissant en lui seul les qualités du Titien et du Buonarroti, leur donnait cependant une face nouvelle par la puissante originalité de son génie. Le Bassan se livrait avec le plus grand succès à l'imitation de la vie champêtre ; enfin toutes les routes ouvertes étaient parcourues par ces peintres célèbres, de manière à laisser bien loin derrière eux ceux qui auraient été tentés de les suivre. Il fallait trouver une carrière nouvelle ou se traîner sur la trace des autres ; il fallait, en un mot, un nouveau génie, pour balancer des réputations si bien établies et si bien méritées ; Paul Veronèse vint et créa le genre magnifique. Les palais, les vastes colonnades, les vases précieux, les étoffes étincelantes d'or et de pierreries, la joie des festins, la pompe fastueuse de son siècle, de la belle Venise, la bizarrerie superbe des costumes orientaux qu'il avait sous les yeux, voilà ce qu'il représenta d'une manière originale et fort miraculeuse. Dans ces tableaux, tout est grand, beau, riche, varié.

Fils d'un sculpteur qui lui apprit à dessiner et à modeler, entraîné par une vocation irrésistible vers la peinture, son père le mit à l'école de Badile. Mais bientôt l'élève surpassa le maître. Il étudia le Parmesan et y puisa les éléments de cette grâce charmante qui caractérise tous ses tableaux, évitant avec soin l'afféterie dans laquelle tombe souvent son modèle. Les estampes d'Albert Durer formèrent son goût de draperies, et de même qu'il sut se préserver de la magnificence du Parmesan, de même il sut corriger et adoucir la manière dure et cassante du maître allemand. Enfin, amené à Rome par l'ambassadeur Grimani, il acheva de se perfectionner en y copiant assidument les chefs-d'œuvre que les anciens nous ont laissés.

Généralement, on ne devrait écrire la vie des peintres et juger de leur mérite que sur les lieux où ils ont vécu sous l'influence, pour ainsi dire, de leur génie. C'est dans leur patrie où sont rassemblés un plus grand nombre de leurs ouvrages ; c'est là où se trouvent leurs pages principales ; et cette vérité, applicable à toutes les écoles, l'est spécialement à celles d'Italie. Qui pourra connaître Raphaël autre part qu'au Vatican et dans les palais qu'il a couverts de ses chefs-d'œuvre ? Michel-Ange autre part qu'à Florence et à la chapelle sixtine ? Le Titien, le Tintoret, autre part que dans les églises de Vérone, de Venise, et dans les salles de l'état ? C'est là où se déploie tout leur talent ; c'est sur des murs immenses qu'on retrouve cette verve créatrice dont on ne peut se faire idée quand on n'a pas couru ces lieux.

Nos armées victorieuses, après avoir conquis et ramené dans notre patrie la plupart des chefs-d'œuvre de l'Italie, avaient donné à ceux qui n'ont pas encore visité le berceau des beaux-arts un avant-goût des jouissances qui les y attendent. Mais la puissance qui nous les avait donnés nous les a repris, et la France gémit d'une perte irréparable. Cependant, un ouvrage inimitable, un ouvrage qui atteste la gloire de son auteur, et qui offre le précieux avantage de réunir en lui seul toutes les qualités sans nombre et presque surnaturelles qu'il possédait, nous est resté ; nous voulons parler des Noces de Cana, de Paul Veronèse.

Si je pouvais choisir mon existence comme peintre, je voudrais être Paul Veronèse ; dans tous les autres on aperçoit l'art, dans celui-ci tout est nature. Voilà ce que disait un jour le Guide en voyant un tableau de Cagliari. L'examen de celui dont nous parlons tout à l'heure prouve que quel que grand que soit l'éloge prononcé par ce grand homme, il n'a rien d'exagéré.

La première impression causée par ce chef-d'œuvre est l'étonnement. Quel spectacle !... Plus on le considère, plus on est émerveillé de l'air et de la clarté, de l'espace et de la profondeur qui règnent sur cette toile. Au bout de quelques instants on se trouve avec ces joyeux convives, on entend leurs gais propos, leurs rires ; on assiste à ces conversations particulières que chacun forme avec ses voisins ; on croit voir monter et descendre de ces galeries les domestiques chargés de vases précieux et de vins délicats. Les voix confuses de tous ces personnages, leurs concerts semblent monter vers ce ciel si pur, et se confondre avec les trépignements de tous ces gens en mouvement. Combien devait être admirable cet ouvrage, lorsqu'il sortit de la main du peintre, puis-que maintenant, abîmé comme il est, il cause encore un tel prestige.

Tout est lumineux et harmonieux dans Paul Veronèse. Point de noir pour faire ressortir le brillant ; beaucoup de demi-teintes claires et transparentes, presque pas d'ombre. Ses figures sont réellement exposées en plein air et sous le ciel le plus lumineux. Son coloris est plus vrai que celui de tout autre peintre. Quoique très-chaud et très-puissant, il ne tombe jamais dans l'affaiblissement du roux et du noir. Lui seul a évité ces teintes de convention employées par tant d'artistes, croyant donner par là du ressort à leur tableau. Chez lui, tout est clair et vigoureux, et c'est la qualité qui le distingue spécialement. Les noces de Cana sont un chef-d'œuvre en ce genre. Sur un ciel très-lumineux s'élève en clair une architecture de marbre blanc ; sur ses colonnes se détachent en clair une partie des figures. Viennent ensuite les étoffes et les linges plus clairs encore.

Faire le plus avec le moins, tel est le but de la peinture ; telle est la perfection de l'art. Rien n'est plus simple, plus large que l'exécution de Paul Veronèse. Dans ses premiers tableaux, il s'appliquait à un fini précieux ; mais lorsque l'étude l'eut débarrassé des entraves qui arrêtaient ses premiers pas, sa touche devint ferme, moelleuse et pleine de feu. Dans cette grande machine des noces de Cana faite pour être vue à une certaine distance, chaque touche accusant une forme n'est pas fondue avec l'autre ; mais comme elles sont harmonieuses et dépendantes de celles auxquelles elles tiennent, elles ne forment ni tache ni cette espèce de mosaïque désagréable qu'on retrouve dans ses imitateurs anciens et modernes.

Le dessin de Paul Veronèse est aussi remarquable que son coloris. On y trouve la même science et la même facilité. Quel qu'en puissent dire les détracteurs de l'école vénitienne et les admirateurs exclusifs d'une certaine nature et de certaines formes conventionnelles, les nombreux plafonds dont il

a décoré les salles de la république, ces immenses tableaux qui enrichissent tant d'églises prouvent assez jusqu'à quel point il possédait la science du dessin et l'entente des raccourcis. Si toutes ses figures ne sont pas héroïquement belles, si elles n'ont pas les formes d'une nation qui n'existe plus pour nous que dans les statues, leurs traits sont empreints d'une beauté vraie et énergique qui nous plaît d'autant plus, que nous pouvons les comparer aux modèles qui les ont inspirés. Il nous semble que l'on n'a pas assez observé, en peinture surtout, combien dans un même tableau la répétition de cette beauté et de cette correction que l'on a nommée assez improprement idéale jette de froideur et de monotonie. Rien n'est froid dans la nature ; rien n'est symétriquement semblable. Chez elle la beauté se montre sous mille formes différentes, jusque dans la laideur même. A côté d'une figure ordinaire ou commune, une tête remplie de noblesse ne paraît-elle pas plus belle ? Ces esclaves, ces nègres, ces nains, que Paul Veronèse se plaisait à retracer dans ses tableaux, en jetant de la variété dans leur ordonnance, n'ont-ils pas le mérite de contraster admirablement avec ces femmes aux têtes gracieuses, avec ces sénateurs au visage majestueux et plein de grandeur ? En conscience, ces figures des noces de Cana ne semblent-elles pas se mouvoir et respirer ? son pinceau n'a-t-il pas retracé jusqu'au caractère, jusqu'au tempérament de chaque individu ? Ce tableau repose, on y retrouve de l'air, on respire facilement sous ces portiques, on voit de la chair, des hommes enfin avec lesquels on peut causer, vivre. Que peut donc demander de plus la critique ? de la froideur ou de la convention.

L'architecture devait offrir à un peintre aussi porté vers les scènes magnifiques un vaste champ à exploiter. Aussi y a-t-il excellé. Elève et ami de Palladio, aidé de son frère Benedetto qui s'entendait aussi parfaitement à retracer sur la toile l'architecture hardie et bizarre en usage dans ce temps à Venise, et les vases superbes plus précieux encore par le travail que par la matière, il a enrichi presque tous ses tableaux de colonnades élégantes et de palais somptueux.

Résumons nous : Les qualités brillantes que Paul Veronèse a possédées au plus haut degré, et qui constituent le caractère de son génie, sont : une imagination vive et féconde, des idées toujours gracieuses et souvent remplies de force ; un coloris plus vrai que celui d'aucun peintre ; une touche rapide, ferme et moelleuse, un goût exquis de draperies, et un grandiose, une noblesse de composition vraiment surprenants.

Ce qui lui manque généralement, c'est cet enthousiasme qui animait le Tintoret et Michel-Ange, et cette finesse admirable d'expression que Raphaël seul a possédée à un aussi haut degré. Ce n'est pas qu'il soit incapable d'éprouver l'un et de réussir dans cette autre partie philosophique de l'art, plusieurs tableaux prouvent le contraire. Mais ces deux qualités ne distinguent pas généralement la masse de ses ouvrages. Son caractère était trop doux, trop pieux pour cette fougue appartenant surtout aux tempéramens moroses, irritables et inégaux. Entraîné d'un autre côté par son penchant, par la magnificence, tout entier à rendre l'extérieur des objets avec tout l'éclat de la nature, il ne s'appliqua pas autant à l'étude des choses intérieures et à l'expression des passions. Au surplus, quelque large que soit la part qu'on puisse faire à son vaste génie, il est douteux qu'il eût surpassé ou même égalé le divin Sanzio. Loin donc de lui faire un reproche de cette qualité qu'il n'a pas possédée, et de sa négligence ordinaire à se soumettre aux exigences du sujet qu'il traitait, félicitons-nous de connaître, grâce à lui, un nouveau genre de peinture non moins admirable, et des mœurs que personne n'a retracées avec autant de vérité. Si enfin la peinture est l'impression exacte de la nature avec sa forme et toute sa couleur ; si enfin le peintre le plus excellent est celui qui réunit le plus de qualités, on ne peut s'empêcher de dire avec le Guide : « Si j'avais à choisir mon existence comme peintre, je voudrais être Paul Veronèse ; dans tous les autres on aperçoit l'art, dans celui-ci tout est nature. »

## VOYAGES.

VOYAGES EN NORVÈGE, EN LAPONIE ET DANS UNE PARTIE DE LA SUÈDE. Par le R. ROBERT EVEREST, A. M. F. G. S.

L'auteur partit de Londres le 1<sup>er</sup> mai 1827, sur un navire norvégien. Le capitaine avait assez vu de l'Angleterre, à ce qu'il pensait, pour pouvoir en dire son avis. Il s'était promené dans quelques rues voisines de la Tour, et s'était persuadé que les dames anglaises étaient très sales, très immodestes. Il y avait cependant quelques points qui balançaient ces désavantages. Il avait été à la foire de Greenwich ; la foire de Greenwich était délicate, et il n'y avait rien de pareil en Norvège.

La côte de Norvège est tellement dentelée par des baies profondes et étroites, que l'on ne peut apercevoir leurs diverses entrées, et que les navires ont l'air de faire voile directement sur les brisants.

Nous étions très alarmés, dit M. Everest, de nous voir dans un grand navire naviguant en tous sens à l'entrée du Glømen, entre des rochers qui étaient si près, qu'il nous paraissait que nous aurions pu sauter à terre. Nous aurions toujours pu converser avec une personne qui eût été sur le rivage. Nous parcourûmes ainsi cinq ou six milles.

Quelque voyageur a dit qu'une ville du Nord lui rappelait un amas de grandes caisses de sapin entassées, et notre auteur pense que cette description est tout-à-fait applicable au faubourg qui est le port de Frédriestad ; cependant il trouva en approchant de cette ville que plusieurs maisons étaient agréablement peintes, couvertes en tuiles, et d'une propreté exquise. Quelques gazettes norvégiennes à Arendal, donnant la note des exportations et importations du dernier trimestre, annonçaient que l'on avait expédié d'un seul endroit quarante-huit mille homards. Et quels ont été les mangeurs de ces homards ? fut naturellement la question qui suivit. — Mais les habitants de Londres, les Anglais se donnent certainement plus de peine pour satisfaire leur gourmandise que pour tout autre objet. Il y a en Angleterre onze compagnies des homards, et leurs agens sont très occupés tout le long de la côte

de Norvège. Leurs paquebots partent de Christiansand deux ou trois fois par semaine.

L'extrême pauvreté de quelques parties de la Norvège est cause qu'il y règne beaucoup de saleté et une grande rareté des objets qui sont presque de nécessité absolue pour les aisances de la vie. Dans quelques maisons tous les ustensiles se composaient d'une grande marmite de fer, d'une hache, d'un couteau, d'une demi-douzaine d'écuelles et de cuillères de bois. La mousse qui bouche les intervalles entre les troncs d'arbres formant les murs, sert d'asile à beaucoup de vermine. La rigueur du climat oblige les habitants à coucher dans la seule chambre où il y a une cheminée, dans un grand lit semblable à une caisse de sapin, et dans lequel ils se jettent tous ensemble. On met un peu de paille au fond, et quelques peaux de mouton tiennent lieu de couverture. A peine ces gens paraissent avoir une heure fixe pour dormir ; car chacun se couchait pendant le jour quand il se trouvait fatigué. A Dal, aucun de nous ne fut logé à son aise, excepté notre grand chien, qui fut hospitalièrement reçu dans le lit de famille, et le lendemain nous le trouvâmes endormi entre les enfans et leurs parens. Le terrain boueux dans lequel ces gens travaillent empêche les femmes d'avoir jamais les pieds ou les misérables débris de leurs bas ou de leurs souliers propres ; mais leurs tables et le peu d'ustensiles qu'ils ont sont en général nétoyés soigneusement. Le soir du samedi que nous passâmes à Dal, les enfans, c'est-à-dire trois ou quatre filles, furent bien lavées et débarbouillées, et lorsqu'ensuite elles parurent avec leurs joues rosées et leurs longs cheveux bruns flottant sur leurs épaules, comme les portent tous les Norvégiens, elles semblèrent dignes d'un meilleur sort. Le lendemain je vis une de ces petites filles lisant le livre de prières à sa mère. Quoique ces gens soient privés de tout ce qui fait les aisances de la vie en ce monde, nous trouvâmes quelques livres de religion dans chaque maison.

M. Everest rapporte un fait remarquable concernant le grand lac Mices qui réellement est une mer intérieure ; ses rives sont bordées non de sapins, mais d'aunes, de bouleaux, de frênes, de noisetiers et de peupliers. A l'époque du mémorable tremblement de terre de Lisbonne, ce lac fut violemment agité, et on dit que ses eaux s'élevèrent à vingt pieds, et se retirèrent aussitôt, laissant à sec et assez haut sur le rivage les bateaux de pêcheurs qui s'y trouvaient.

L'auteur dit que les paysans du Guldbrandsdal portent de bons souliers et des bas, tandis que leurs femmes et leurs filles vont pieds nus, et craignant que l'on ne pense que cette circonstance ne soit inventée à plaisir, il pense qu'il est possible de découvrir une ressemblance dans les mœurs et les usages de ces gens et ceux des Grecs ; car il est connu que c'est de là qu'ils ont tiré la mythologie d'Odin ; et, s'il en est ainsi, pourquoi n'en serait-il pas de même pour des objets de peu d'importance, qui devaient naturellement l'accompagner et se conserver chez un peuple qui est séparé du reste du monde ? Les femmes, dans le Guldbrandsdal, portent leurs cheveux comme on les voit dans les statues anciennes, le front est découvert, et toute la chevelure réunie sur le derrière de la tête, où elle est attachée en formant un petit rond. On pourrait aussi trouver une grossière ressemblance entre les écuelles et les coupes de bois que les Norvégiens fabriquent pour leur usage, et beaucoup de modèles étrusques ; et dans un jardin au sud de Dovrefield un mannequin représentait assez passablement un dieu champêtre, tout en faisant peur aux oiseaux.

Beaucoup de faits rapportés dans l'ouvrage de M. Everest donnent une idée très favorable du caractère des Norvégiens. Cet auteur dit dans sa préface que, quoique étranger, il a pris un intérêt réel à leur pays, et qu'il a souvent senti qu'il pourrait y vivre heureux, satisfait, parmi ses rochers, ses bois, ses vallées, et au milieu de ce peuple doux et vertueux. Il pense que les Lapons, ces enfans de la nature, sont plutôt dignes d'envie que de pitié. Leur bonne santé et leur gaieté sont dues, selon M. Everest, à l'absence de toute inquiétude, au petit nombre de leurs besoins fort simples et à la vie pénible qu'ils mènent. Un Lapon parcourra trente milles au travers des marais et des rochers, boira un peu de lait, dormira avec ses vêtements humides, se lèvera le lendemain matin aussi dispos que quand il a commencé son voyage. Ayant vu à Hammerfest plusieurs Lapons ivres se rouler dans la boue, M. Everest remarque que rarement on les voit dans cet état honteux plus d'une fois tous les trois mois, quand ils viennent visiter les magasins ; car ils ne conservent pas de liqueurs fermentées dans leurs huttes où ils ne boivent que du lait et de l'eau ; mais, comme les enfans, ils sont sans détours et montrent ouvertement leurs vices.

A Fuglence, les ours sont quelquefois tellement pressés de la faim qu'ils viennent aux cabanes attirés par l'odeur de la chair et de la graisse. Je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient réellement enlevé des hommes ; mais on raconte une histoire de deux Russes qui jouaient aux dames près d'une fenêtre, lorsqu'une grande patte blanche passa à travers le carreau, saisit un des joueurs par le cou et tâcha de l'enlever ; mais l'homme s'échappa, et en fut quitte pour la perte d'une poignée de sa chevelure touffue.

Nous avons déjà remarqué la quantité considérable de homards exportés pour l'Angleterre. A Valdehong, la personne chez laquelle logeait M. Everest lui dit : « Puisque vous êtes Anglais, je suppose que vous êtes venu pour prendre des informations sur les homards. » J'ai appris depuis, ajoute M. Everest, que le commerce de ces crustacées est si considérable, que sur tout le chemin de Stadland à Lindernes, un Anglais et un amateur désordonné de homards sent presque des termes synonymes.

Un voyageur pourrait passer de Norvège en Suède par la route de Christiania à Stockholm, sans s'apercevoir qu'il change de pays, s'il n'en était averti par des bornes qui marquent les limites. « Personne ne quitte la Norvège sans dire : C'est une contrée où dans beaucoup d'endroits un enfant pourrait voyager avec un sac d'or, sans être inquiété, » par quelque ce soit ; où l'étranger, soit de nuit, soit de jour, peut frapper à la porte de toute maison devant laquelle il arrive, et y être le bien venu. »

Si l'ivrognerie règne en Norvège, ce vice paraît être encore bien plus général en Suède. Dans le voisinage de Stockholm,



la basse classe se montre dissolue et brutale, comme cela se voit autour des grandes villes. Cette capitale consiste en rues étroites, bordées de maisons fort hautes, et n'offre rien qui puisse être comparé au palais qui domine en souverain sur la cité.\*

La princesse royale de Suède est, dit-on, une des plus aimables femmes qui ait jamais existé. Comme on assure toujours qu'il en est ainsi de toutes les personnes de son rang, il est difficile de savoir quand on doit le croire. Mais je l'ai entendu dire en Norvège par des gens qui ne se seraient pas exprimés de la sorte si ce n'eût pas été la vérité. Parmi le petit nombre de personnes que le bonheur n'a pu gâter, que le pouvoir n'a pu corrompre, elle est toujours aussi modeste qu'elle eût été dans une position plus humble. Elle est l'idole des Norvégiens, comme la somptuosité des Suédois est leur aversion. Un cavalier à Stockholm offre réellement une figure remarquable; l'air solennel de l'homme, le chétif animal qu'il monte, et l'oripeau de charlatan dont il est couvert, conduisent nécessairement à conclure qu'il s'avance pour attaquer des moulins à vent. Les mœurs paraissent être les mêmes dans toute la péninsule. La détestable manie de cracher est encore pire en Suède qu'en Norvège.

La partialité de M. Everest pour la Norvège s'exprime fortement dans la dernière partie de son ouvrage, où il dit, en parlant de ce pays dont l'idée seule allume son imagination : « Je connais toutes les montagnes dans leur longue suite, et chacune me rappelle le nom de quelques personnes qui m'ont traité avec bonté. »

La dernière partie de cet ouvrage contient des notes sur la géologie de la Norvège, de la Suède et de la Laponie; des observations zoologiques et météorologiques, celles-ci faites avec le thermomètre; des tableaux des productions, des exportations et de la population, un journal météorologique, et d'autres articles qui sont très intéressants pour une classe nombreuse des lecteurs.

## MÉLANGES.

### KERNOK LE PIRATE.

#### SECONDE PARTIE.

#### CARLOS ET ANITA.

... Ce tumulte affreux, cette fièvre dévorante... c'est l'amour...

Aver la morte innangi gli peche per mi.

PÉTRARQUE.

La douce influence des climats méridionaux se faisait encore sentir, car le trois-mâts le *San-Pablo* se trouvait à la hauteur du détroit de Gibraltar... Poussé par une faible brise, toutes ses voiles étaient dehors, depuis le contre-catécoës jusqu'aux chocs d'étré... Il venait du Pérou, et se rendait à Lisbonne sous le pavillon anglais, ignorant la rupture de la France et de l'Angleterre.

L'appartement du capitaine était occupé par don Carlos Toscano et sa femme, riches négociants de Lima, qui avaient frété le *San-Pablo* à Caïao.

On ne reconnaissait plus la chambre du navire, tant Carlos y avait déployé de luxe et d'élégance... Sur les parois nues et grises s'étendait une riche draperie qui, se séparant au-dessus des fenêtres, retombait en plis ondoyants. Le plancher était recouvert de nattes de Lima tressées d'une paille fine et blanche, et encadrées dans de larges dessins de couleurs tranchantes. De longues caisses de bois d'Akap rouge et poli contenaient des camelias, des jasmains du Mexique et des cactus aux feuilles épaisses. Puis, dans une belle volière de citronnier entourée d'un léger réseau d'argent, voltigeaient des bengales à la tête verte, aux ailes pourpres resplendissantes d'or, et de jolies perruches de Porto-Rico, toutes bleues, avec une aigrette orange et un bec noir comme l'ébène.

L'air était tiède et embaumé, le ciel pur, la mer magnifique; et, sans le léger balancement que la houle imprimait au navire, on aurait pu se croire à terre.

Assis sur un riche divan, Carlos souriait à sa femme, qui tenait encore une guitare à la main.

« Brava! brava! mon Anita, s'écria-t-il, jamais on n'a mieux chanté l'amour. »

— « C'est qu'on ne l'a jamais mieux éprouvé, mon ange... »

— « Oui, et pour toujours, dit Carlos. »

— « Pour la vie, dit Anita. »

Et leurs bouches se rencontrèrent, et il la serra contre lui, dans une étreinte convulsive.

En tombant à leurs pieds, la guitare rendit un accord doux et harmonieux comme le dernier son d'un orgue.

Carlos regardait sa femme de ce regard qui va au cœur, qui fait frissonner d'amour, qui fait mal...

Et elle, fascinée par ce regard acre et brûlant, murmurait, en fermant ses yeux appesantis : « Grâce!... grâce, mon Carlos! »

Puis, joignant ses mains, elle glissa doucement aux pieds de Carlos, et appuya sa tête sur ses genoux;... de sorte que sa pâle figure était comme voilée par ses longs cheveux noirs; seulement ses yeux brillaient à travers comme une étoile au milieu d'un ciel sombre...

« Et tout cela est à moi, pensait Carlos; à moi seul au monde, et pour toujours! car nous vieillirons ensemble; les rides sillonneront aussi cette figure fraîche et veloutée; ces anneaux d'ébène s'arrondiront en boucles argentées, disait-il, en passant sa main dans la chevelure soignée d'Anita, et vieille, vieille grand-mère, elle s'éteindra par un beau soir d'automne, au milieu de ses petits enfants, et ses derniers mots seront : Je te rejoins, mon Carlos. »

« Oh! oui, car je serai mort avant elle... »

« Mais d'ici là... que d'avenir! que de beaux jours! Jeu-

nes et forts, riches, heureux d'une conscience pure et du souvenir de quelques bienfaits, nous aurons revu notre belle Andalousie... Cordoue et son Alhambra, sa mosaïque d'or... ses portiques découpés à jour, son architecture aérienne... notre belle villa avec ses bois d'orangers frais et parfumés, et ses bassins de marbre blanc où dort une eau limpide.

— « Et mon père... et la maison où je suis née... et la jalouse verte que je soulevais si souvent quand tu passais, et la vieille église de San-Juan, où pour la première fois, pendant que j'étais à prier, ta bouche murmura à mon oreille : *Mon Anita, je t'aime!*... »

« Et vois si la Vierge me protège! au moment où tu me dis : Je t'aime... je venais de lui demander ton amour, en promettant une neuvaine à Notre-Dame. »

Reprit Anita... car son époux avait fini par penser tout haut.

— « Écoute, mon Carlos, soupira-t-elle; jure-moi, mon ange, que dans vingt ans nous dirons une autre neuvaine à Notre-Dame pour lui rendre grâce d'avoir béni notre union. »

— « Je te le jure, âme de ma vie; car dans vingt ans nous serons encore jeunes d'amour et de bonheur. »

— « Oh! oui, notre avenir est si riant, si pur... que... »

Elle ne put achever, puisqu'un boulet ramé, entrant en sifflant par la poupe, lui fracassa la tête, coupa Carlos en deux, et brisa les cuisses de fleurs et la volière...

Quel bonheur pour les bengalis et les perruches qui se sauvèrent par les fenêtres, en battant joyeusement des ailes!

#### PRISE.

... Vil métal! BURKE.

— « Sacrebleu... le beau coup! Vois donc, maître Zeli... Le boulet est entré au-dessous du couronnement, et est sorti par le troisième sabord de tribord. Mordieu, *Mélie*, tu fais merveille. »

Ainsi disait Kernok, une longue-vue à la main, et caressant la couleuvrine encore toute fumante qu'il venait de pointer lui-même sur le *San-Pablo*... parce que ce navire n'avait pas hissé assez vite son pavillon.

C'est ce boulet qui venait de tuer Carlos et sa femme.

— « Ah! c'est heureux, » reprit Kernok, en voyant le pavillon anglais se dérouler peu à peu au bout de la corne du trois-mâts. — « C'est heureux, il se nomme... il dit de quel pays... mais je ne me trompe pas... un Anglais... c'est un Anglais... et le chien ose le signaler... et il n'a pas un canon à son bord! »

« Zeli, Zeli, cria-t-il d'une voix de tonnerre, fais larguer toutes les voiles du brik... border les avirons, dans une demi-heure nous nagerons dans ses eaux... Vous, lieutenant, faites faire le branle-bas de combat... envoyez les hommes à leurs pièces, et distribuez les sabres et les piques d'abordage... »

Puis s'élançant sur une caronade : — « Enfants... si je ne me trompe, ce trois-mâts arrive de la mer du Sud; à cette guibre *cowle* et *camarde*, à cette *ventrée*, je reconnais un bâtiment portugais ou espagnol qui se rend à Lisbonne sous pavillon anglais, ignorant peut-être que la guerre est déclarée à l'Angleterre... Ça le regarde. Mais ce... (ici une épithète) doit avoir des piastres dans le ventre... Nous allons voir... Cordieu... enfants... sa coque seule vaut vingt mille gourdes... mais patience, l'*Epervier* étend ses ailes et va bientôt montrer ses ongles. Allons... enfants... nageons, nageons ferme... »

Et il animait de la voix et du geste les matelots qui, courbés sur les longs avirons du brik, doublaient la vitesse que lui donnait la brise.

D'autres marins s'armaient précipitamment de sabres et de poignards, et maître Zeli faisait en tous cas disposer les grappins d'abordage.

Kernok, lui, après avoir fait toutes ses dispositions, descendit dans le faux pont, et enferma Mélie qui dormait dans son hamac.

On était prêt à bord de l'*Epervier* : le capitaine du malheureux *San-Pablo*, reconnaissant le brik de Kernok pour un bâtiment de guerre, tout en gémissant du malheur arrivé à son bord, avait hissé le pavillon anglais, espérant se mettre sous sa protection.

Mais quand il vit la manœuvre de l'*Epervier*, dont la marche était encore hâtée par ses longs avirons, il n'eut plus de doute, et comprit qu'il était tombé sous le vent d'un corsaire.

Fuir était impossible. À la faible brise qui soufflait par rafales avait succédé un calme plat, et les avirons du pirate lui donnaient un avantage de marche positif. Il ne fallait pas davantage songer à se défendre... Que pouvaient faire les deux mauvais canons du *San-Pablo* contre les vingt caronades de l'*Epervier*, qui ouvraient leurs gueules menaçantes?

Le prudent capitaine mit donc en panne, attendit l'événement, ordonna à son équipage de se prosterner à genoux, et d'invoquer San Pablo, le patron du navire, qui ne pouvait manquer de manifester sa puissance dans une telle occasion.

Et, suivant l'exemple du capitaine, l'équipage dit un *Pater*. Mais l'*Epervier* avançait toujours...

Deux *Ave*.

On entendait déjà le bruit de ses avirons qui battaient les flots en cadence...

Cinq *Credo*...

— « *Vale me Dios!* c'était la voix... la grosse et terrible voix de Kernok qui résonnait aux oreilles des Espagnols... »

— « Oh! oh! dit le pirate, il met en panne... il amène son pavillon, le (ici une épithète)... est souvent... il est à nous... Zeli, fais mettre en travers, armer la chaloupe et le grand canot... Je vais aller *sténer* à bord... »

Et Kernok, passant des pistolets dans sa ceinture, s'arma d'un large couteau, fut d'un bond dans l'embarcation.

— « Et si c'est une ruse, si le trois-mâts fait un seul mouvement, cria-t-il au lieutenant, faites force d'avirons, et venez vous embosser à la longueur de gaffe. »

Dix minutes après, Kernok sautait sur le pont du *San-Pablo*, ses pistolets à la main, son sabre entre les dents.

Mais il poussa un tel éclat de rire que sa bonne lame tomba de sa bouche... S'il riait tant, c'était de voir le capitaine espagnol et son équipage agenouillés devant une statue grossière de saint Paul, et se frappant de poitrine à coups redou-

blés... Le capitaine surtout baisait une relique avec une ferveur toujours croissante, en murmurant : *San Pablo, ora pro nobis!*...

*San Pablo* ne pria point... hélas!

— « Finis tes singeries, vieux corbeau, dit Kernok, quand il eut assez ri, et mène-moi à ton nid... »

— « Señor... no entiendo... » répondit en frissonnant le malheureux capitaine.

— « Ah! c'est vrai, dit Kernok, tu n'entends pas le français... »

Or comme Kernok possédait de toutes les langues vivantes, juste ce qui était relatif et nécessaire à sa profession, il reprit avec aménité : *El dinero, compadre* (l'argent, compère).

Et l'Espagnol essaya de balbutier encore un *no entiendo*...

Mais Kernok, qui était au bout de son instruction, remplaçant le dialogue par la pantomime, lui mit sous le nez le canon de son pistolet.

À cette invitation, le capitaine poussa un profond, un douloureux, un poignant soupir, et fit signe au pirate de le suivre.

Quant au reste de l'équipage du *San-Pablo*, les matelots du brik l'avaient garrotté pour n'être pas distraits dans leurs opérations.

L'entrée de la soute, où était déposé l'argent de don Carlos, se trouvait sous la natte qui couvrait le plancher. Aussi Kernok fut-il obligé de passer par la chambre où gisaient les restes sanglants des deux époux... Le pauvre capitaine détourna la vue, et passa la main sur ses yeux.

Et ils ouvrirent la soute; alors Kernok, sur le point de se trouver mal à la vue d'une centaine de tonneaux cerclés en fer... sur chacun desquels on lisait 20,000 piastres (100,000f.)

Est-il possible?... s'écria-t-il... quatre, cinq... peut-être dix millions...

Et dans sa joie il embrassait son second, il embrassait les matelots, il embrassait le capitaine espagnol, il embrassait tout le monde... tout, jusqu'aux cadavres sanglants de Carlos et d'Anita...

Deux heures après, une embarcation conduisit à bord de l'*Epervier* les cinq dernières tonnes d'argent, reste des dépouilles du trois-mâts marchand, où Kernok avait laissé dix hommes de garnison, l'équipage espagnol garrotté sur le pont, et le capitaine attaché au grand mât.

« Enfants, dit Kernok... je vous donne ce soir, comme on dit, *noces* et *festins*, et puis... et puis une surprise, si vous êtes sages. »

— « Mordieu, sacrebleu, capitaine, nous serons, sages, sages comme des vierges, répondit maître Zeli en faisant l'agréable. »

#### ORGIE.

Hic chorus ingens  
... Colit orgia.  
AVIENUS.

Du vin... sacrebleu... du vin...  
Les bouteilles se choquent, les flacons se brisent, les juréments et les chants éclatent de toutes parts.

C'est tantôt le bruit sourd que fait un pirate aviné en tombant sur le pont... tantôt la voix chevrotante de ceux qui tiennent encore leur verre à la main, et de l'autre se cramponnent à la table...

— « Du vin... ici, *mousse*; ... du vin... ou je t'assomme... »

Et il y en a qui luttent entre eux, pied contre pied, front contre front... Ils s'étreignent, ils s'enlacent; l'un glisse;... tombe... un os crie et se rompt; et les imprécations remplacent le rire...

Il y en a qui sont couchés, saignants, le crâne ouvert, aux pieds de gais compagnons qui détonnent une délirante chanson bachique...

Il y en a qui, dans le dernier degré de l'abrutissement et de l'ivresse, s'amuse à écraser entre deux boulets la main d'un matelot ivre mort.

Et il y a une foule d'autres jeux encore...

Les gémissements, les cris de rage et de folle joie, se confondent et s'accouplent...

Le pont est rougi de vin ou de sang. Qu'importe! le temps fuit rapide à bord de l'*Epervier*; tout est folie, entraînement, délire... Allez... allez... jouissez de la vie, elle est courte... Les jours mauvais sont fréquents;... qui sait si aujourd'hui aura pour vous un lendemain. Amusez-vous donc, cordieu... saisissez le plaisir en tout et partout...

Non ce plaisir frêle, décent, aux ailes d'or et d'azur, qui ressemble à une jeune fille douce et timide; ce plaisir délicat, qui aime à secouer sa tête fraîche et blonde devant les mille glaces d'un boudoir, ou à effleurer du bout de ses lèvres roses une coupe remplie d'une liqueur glacée... ce sybarite enfin, qui ne veut autour de lui que fleurs, parfums et pierreries, femmes jeunes et vives, musique mélodieuse et vins exquis... non, sacrebleu... mais ce plaisir robuste et carré, à l'œil de satyre, au rire de démon, qui hante les tavernes et les tripots, boit et s'enivre, mord et déchire, frappe et tue... puis se roule et se tord au milieu des débris d'un repas grossier, en poussant un éclat de rire qui ressemble au râlement d'un chacal...

— Allez... allez... jouissez de la vie; elle est courte, *vois* dis-je!... Donc on jouissait de la vie à bord de l'*Epervier*.

Il était nuit close : les fanaux qui garnissaient les bastingages répandaient une vive clarté sur le pont du navire, où Kernok avait fait garnir de tables pour fêter son heureuse capture.

Un repas succédait le divertissement. Le mousse *Grande-Sel*, après s'être frotté de goudron de la tête aux pieds, avait trouvé bon de se rouler dans un sac de plumes; et, sorti de là, il ressemblait assez à un volatile à deux pieds et sans ailes.

Et quel plaisir de le voir gambader, tourner, sauter, danser, voltiger, enhardi par les applaudissements de l'équipage et excité par les coups de corde que maître Zeli lui administrait de temps en temps pour entretenir sa souplesse!

Mais un drôle de corps, un plaisant (un Allemand, je crois) voulant rendre la fête complète, approcha une mèche enflammée de l'agrette d'étope qui se balançait avec grâce sur le front de *Grande-Sel*...

Puis le feu se communiquant de l'étope aux cheveux, des cheveux aux plumes, l'acrobate improvisé, le malheureux



Grain-de-Sel absorba tant de calorique, que sa peau se fendit et craqua sous son enveloppe enflammée.

Pour le coup, on riait aux larmes à bord de l'Epervier. Pourtant, comme le mousse poussait des cris affreux, une bonne âme, une âme compatissante, car il y en a partout, le prit et le jeta à la mer, en disant : *Je vais l'éteindre.*

Heureusement Grain-de-Sel nageait comme un saumon, il se plut même à prolonger son bain qui le rafraîchit beaucoup, se promena autour du brik comme un triton ou une naïade (à votre choix), puis y rentra par le sabord d'arcasse, en disant avec son stoïcisme accoutumé : « J'aime bien mieux ça que d'être brûlé vil !... mais je me suis tout de même joliment amusé. »

On entendit un coup de pistolet ; puis un cri perçant sortit de la chambre de Kernok... Zéli s'y précipita... C'était un rien... une misère. ....

Figurez-vous que Kernok, un peu échauffé par le grog, avait beaucoup vanté son adresse à Mélie. « Je te parie, lui disait-il, que d'un coup de pistolet je te fais sauter le couteau que tu tiens à la main. » Mélie ne doutait pas de l'habileté de son amant ; mais ne se souciant pas de l'épreuve, elle avait éludé la proposition.

— « Lâche, lui avait crié Kernok : eh bien ! pour t'apprendre, je vais t'enlever ton verre ; » et, ce disant, il s'était armé d'un pistolet, et le verre de Mélie, brisé par la balle, avait volé en éclats.

Quand Zéli entra, Kernok, renversé en arrière, le pistolet encore à la main, riait de la frayeur de Mélie, qui, pâle et tremblante, s'était réfugiée dans un coin de la chambre.

**CHASSE.**

Away... away...      Byron.  
...En avant !... en avant !...

Tout dormait à bord de l'Epervier ; Mélie seule était montée sur le pont, agitée par une vague inquiétude. Quoique la nuit fût encore sombre, une lueur blafarde qu'on apercevait à l'horizon annonçait l'approche du crépuscule... Bientôt de larges bandes d'un rouge vif et doré sillonnèrent le ciel... les étoiles pâirent, disparurent... le soleil commença de poindre... puis s'éleva lentement sur les eaux bleues et immobiles de l'Océan qu'il sembla couvrir d'un voile de pourpre...

Le calme étant toujours aussi plat, le brik restait en panne sous ses amures de la veille... Mélie rêvait assise sur le banc de quart, sa tête cachée entre ses deux mains ; mais lorsqu'elle la releva... le jour déjà assez élevé lui permettant de distinguer les objets qui l'entouraient... elle frémit d'horreur et de dégoût. ....

C'étaient des matelots couchés au milieu des pots et des débris du repas de la veille ; c'était le désordre le plus complet ; les boussoles renversées, les manœuvres et les cordages confusément mêlés, des armes et des verres en éclats, des tonneaux défoncés laissant couler sur le pont des flots de vin et d'eau-de-vie... Ici de braves compagnons endormis, qui, les bras jetés de ça et de là, étreignaient encore une bouteille dont il ne restait que le goulot... semblables à ces fiers Cordovans qui, morts, gardaient pourtant au poing le tronçon d'une dague... Là, un pirate dormait le col passé sous la roue du gouvernail, de sorte qu'au moindre mouvement de rotation, il devait avoir la tête écrasée.

Un vrai lendemain d'orgie, et d'orgie de pirate, encore !

Mélie commença par bénir la providence de ce qu'elle avait protégé avec tant de sollicitude toute cette honnête société, que le brik berçait sur les eaux ;... car, grâce à l'incurie qui régnait à bord pour le moment, si une tempête se fût élevée pendant la nuit, c'était fait de l'Epervier, et de Kernok, et de l'équipage, et des dix millions ; quel dommage !!!

Aussi voulut-elle prier (la pauvre fille trouvait à bord si peu d'occasions d'élever son âme vers le Créateur !). Pour prier, elle s'agenouilla et tourna involontairement les yeux vers cette ligne vaporeuse et bleuâtre qui ceint l'horizon ;... mais elle ne pria pas... son regard devint fixe et s'attacha sur un point d'abord incertain... mais que bientôt elle parut mieux distinguer ; enfin, portant la main au-dessus de ses sourcils pour isoler davantage les rayons visuels, elle resta un instant contemplative... puis ses traits prirent une vive expression de crainte, et en deux bonds elle fut dans la chambre de Kernok.

— « Tu es folle, ... disait le pirate en montant sur le pont d'un pas lourd et encore aviné ;... mais si tu m'as éveillé pour rien. ....

— « Tenez, » répondit Mélie en lui présentant une longue-vue d'une main, tandis que de l'autre elle désignait un point blanc qui se voyait à l'horizon. ....

— « (Ici une épithète.)... dit Kernok après avoir regardé attentivement, ... et il porta vivement la lunette à son œil gauche. ....

— « (Ici, autre épithète plus énergique.)... dit Kernok.

Et il frotta le verre de l'instrument comme pour s'assurer qu'il voyait bien et clairement, et que nulle illusion d'optique ne le trompait. ....

(Ici un crescendo de tout ce que vous pourrez choisir de plus vigoureusement imprécatif dans le glossaire d'un pirate.)

A peine ce torrent de malédictions et de juréments était-il débordé, que Kernok s'arma d'un anspek. .... (Un anspek est un morceau de bois long de cinq à six pieds et de quatre pouces carrés... Ce jouet de chêne sert à manœuvrer l'artillerie du bord.) Kernok lui changea provisoirement cette destination ; car il employa le sien à recevoir son équipage. .... Or, les coups d'anspek glorieusement accompagnés de jurons à faire fondroyer le brik, plurent dru comme grêle, tantôt sur le pont, tantôt sur les matelots endormis. .... Aussi, quand la ronde du capitaine fut terminée, tous ses hommes étaient à peu près debout, se frottant les yeux, la tête ou le dos, et demandaient en faisant d'effroyables bâillements : *Qu'est-ce qu'il y a donc ?*

— Ce qu'il y a ?... cria Kernok d'une voix de tonnerre, ... ce qu'il y a ?... chiens que vous êtes, ... un navire de guerre, ... une corvette anglaise faisant force de voiles pour nous atteindre, ... une corvette qui a sur l'Epervier l'avantage de la brise,

car le vent fraîchit là bas, ... et il ne nous arrivera qu'avec cet Anglais que le tonnerre écrase. .... »

Et tous les yeux se tournèrent vers le point que Kernok désignait du bout de sa longue-vue. ....

— « Huit, dix, quinze, ... quinze sabords, s'écria-t-il, ... une corvette de trente canons ; ... c'est gentil, ... et de l'escadre bleue encore. .... »

Il appela Zéli.

« Ecoute, Zéli, il ne s'agit pas ici de lanterner, ... fais border les avirons, mettre tout en ordre le plus vite possible ; l'Epervier n'a pas le bec et les ongles assez durs pour s'amuser à une telle proie. .... »

Puis il emboucha son porte-voix ; « Chacun à son poste pour larguer les huniers et les perroquets ! Range à larguer les catacoës et les contre-catacoës, à gréer les bonnettes hautes et basses ; et vous, mes garçons, courbez-vous sur vos avirons ; si vous pouvez prendre de l'air, l'Epervier n'aura rien à craindre... Vous savez, mordieu, que nous avons dix millions à bord... Ainsi choisissez ou d'être pendus aux vergues de l'Anglais ou de retourner à Saint-Pol vos ceintures pleines, boire le grog et faire danser les filles ! »

L'équipage de Kernok le comprit parfaitement ; l'alternative était inévitable ; aussi, grâce aux voiles dont il était chargé et à ses vigoureux rameurs, ... l'Epervier commença à filer trois nœuds.

Mais Kernok ne s'abusait pas sur la marche de son brik ; il voyait bien que la corvette anglaise avait sur lui un avantage réel, puisqu'elle venait avec le vent. .... Aussi, en prudent capitaine, le pirate fit faire branle-bas de combat, ouvrir la soute aux poudres, garnir les parcs à boulets, apporter sur le pont les piques et les haches d'abordage, veillant à tout avec une activité incroyable et semblant se multiplier. ....

La corvette anglaise avançait, ... avançait, ... toujours.

Kernok fit appeler Mélie et lui dit : « Chère amie, le four chauffera probablement. Tout à l'heure, tu vas descendre dans la cale, t'y blottir, et ne pas plus bouger qu'un canon sur son affût. .... Ah ! ... à propos, ... si tu sens le brik tourbillonner et descendre, ... c'est que nous coulerons à fond... Tu comprends bien, ... nous coulerons, et attends-toi à voir plat de cela qu'un marsouin fumer une pipe. .... Allons, ... pas de larmes, ... embrasse-moi vite, ... et que je ne te revoie plus qu'après la danse, si je n'y laisse pas ma peau. »

Mélie devint tellement pâle que vous l'eussiez prise pour une statue d'albâtre. .... Kernok, ... laissez-moi près de vous, murmura-t-elle, et elle jeta ses deux bras autour du cou du pirate, qui tressaillit un instant et puis la repoussa. ....

— « Va-t-en, ... lui cria-t-il, ... va-t-en, ... et laisse-moi. .... »

— « Kernok, ... que je veille sur tes jours, dit-elle en s'attachant à ses pieds. .... »

— « Zéli, délivre-moi de cette folle et descends-la à fond de cale, reprit le pirate. .... »

Et comme on allait se saisir de Mélie, elle se dégagea violemment et s'approcha de Kernok le teint animé, l'œil étincelant :

— « Au moins, lui dit-elle, ... prends ce talisman, porte-le, il protégera tes jours pendant le combat : ... son effet est certain ; c'est ma vieille grand'mère qui me l'a donné... ce charme magique est plus fort que la destinée. .... crois-moi, porte-le. .... »

Et elle tendait à Kernok un petit sachet rouge suspendu à un cordon noir.

— « Arrière cette folle, dit Kernok en haussant les épaules, m'as-tu pas entendu, Zéli ? ... à la cale. .... »

— « Si tu meurs, que ce soit donc par ta volonté ; mais au moins je partagerai ton sort... Rien, plus rien maintenant protège mes jours ; ... je redeviens femme comme tu es, homme, ... » s'écria Mélie, et elle jeta le sachet dans les flots.

— « Bonne fille !!! » dit Kernok en la suivant des yeux pendant que deux matelots la descendaient dans le faux-pont, ... au moyen d'une chaise fixée à une longue corde. ....

Et la corvette anglaise approchait, ... approchait toujours.

Zéli s'avança près de Kernok. ....

— « Capitaine, ... l'Anglais nous gagne. .... »

— « Je le vois sacrébleu bien, ... vieux sot ; ... nos avirons ne font rien, ils fatiguent inutilement nos hommes, ... fais-les déborder, ... charger les caronades à deux boulets, placer les grappins d'abordage, mettre les pierriers dans les hunes, car nous allons en découdre ; ... il n'y a pas à tergiverser... Fais aussi amener les perroquets et hâler bas les bonnettes ; si la brise fraîchit, nous nous battons sous nos huniers ; c'est la meilleure allure de l'Epervier. .... »

Quand la manœuvre fut exécutée, Kernok harangua son équipage ainsi qu'il suit :

« Enfants, ... voici une corvette qui a les reins solides ; elle serre de si près l'Epervier que nous ne pouvons espérer de gagner au vent ; ... d'ailleurs, il n'en fait pas. .... Si nous sommes pris, nous serons pendus ; si nous nous rendons, ce sera tout de même ; ... combattons donc en braves. .... (ici une épithète), et peut-être qu'en faisant feu, comme dit le proverbe, des quatre pattes et de la queue, nous nous en retirerons avec nos culottes. .... Mordieu ! ... mes garçons, l'Epervier a bien coulé un grand trois-mâts sarda sur les côtes de Sicile, ... après deux heures de combat ; ... pourquoi craindrait-il cette corvette... pavillon bleu ? ... d'ailleurs, songez que nous avons dix millions à conserver. .... Cordieu ! enfants, dix millions ou la corde ! »

L'effet de cette péroraison fut péremptoire, ... et tout d'une voix l'équipage cria : « Hourra ! ... mort aux Anglais ! ... »

La corvette était alors si proche, que l'on distinguait parfaitement ses amures et son grément.

Tout-à-coup une légère fumée s'éleva à son bord ; un éclair brilla, ... un bruit sourd retentit, et un boulet sifflait en passant près du beaupré de l'Epervier.

— « La corvette commence à parler, dit Kernok, c'est notre pavillon qu'elle veut voir, la curieuse. .... »

— « Que faut-il hisser ? demanda maître Zéli, ... »

— « Ceci, dit Kernok, car il faut être galant. .... »

Et il poussa du pied une vieille souquenille de matelot toute tachée de goudon et de vin.

— « C'est drôle, » dit le maître, ... et le haillon se guinda majestueusement en haut de la drisse.

On croit que la plaisanterie parut faible à bord de la corvette, car deux coups de canon en sortirent presque au même instant et les boulets hachèrent en quelques endroits le grément de l'Epervier.

— « Oh ! oh ! nous nous fâchons, ... la belle ; ... tu fais la bégueule, dit Kernok, ... à moi, Mélie, ... et il s'allongea sur la couleuvrine qu'il avait batisée de ce nom, ... visa, ... pointa : ... A toi, l'Anglaise, ... » et il fit jouer la batterie. ....

— « Bravo ! s'écria-t-il quand l'amorce fut dissipée et qu'il put voir l'effet de son coup, ... Bravo ! vois donc, Zéli, déjà son perroquet de fouque en pantène. .... ça promet, ça promet, garçons ; mais c'est quand l'Epervier va lui chatouiller les flancs avec ses griffes d'abordage que l'Anglaise va rire. »

Hourra ! ... hourra, cria l'équipage.

La corvette ne riposta pas au boulet de Kernok, répara son avarie au plus vite, et laissa porter en plein sur le corsaire. ....

Alors elle en était tellement près, qu'on entendait la voix et le commandement des officiers anglais. ....

— « Enfants, à vos pièces, dit Kernok en se précipitant sur son banc de quart, le porte-voix à la main, ... à vos pièces et sacrédieu ! ... ne faites pas feu avant le commandement ! »

(A continuer.)

**Enquête parlementaire sur la violation des sépultures.**

Nous avons fait connaître dans un de nos premiers numéros les difficultés qui s'opposaient en Angleterre, à ce que les amphithéâtres où l'on fait l'éducation médicale des jeunes chirurgiens fussent suffisamment pourvus de sujets. Ces difficultés ont été l'origine d'une odieuse industrie, celle des hommes vulgairement nommés *resurrection-men*, littéralement les *résurrecteurs* ; c'est ainsi que l'on appelle les misérables qui ne se font pas scrupule de violer les sépultures pour fournir des cadavres aux amphithéâtres. On sait que dernièrement en Ecosse il a été constaté que quelques uns de ces hommes avaient tué des individus pleins de santé, ou achevé des malades pour vendre leurs corps.

Ces faits ont fait sentir la nécessité de modifier la législation qui s'oppose à ce que l'on envoie dans les amphithéâtres les corps des personnes qui meurent dans les hospices. Mais avant de modifier ces vieilles lois fondées sur des préjugés barbares, on a jugé convenable de faire une enquête au parlement dans laquelle les hommes de l'art les plus distingués ont été entendus. Afin de rendre cette enquête plus complète, on a entendu également trois *résurrecteurs*. Malgré tout ce que ce sujet a de lugubre, il est impossible de ne pas sourire, en voyant dans la déposition de ces misérables le ton de suffisance et de satisfaction avec lequel ils parlent de leur industrie. Voici quelques extraits de l'une de ces dépositions.

« Chaque cimetière à Londres est surveillé par des hommes armés que l'on y place pendant la nuit, de manière que vous courez la chance d'être couché en joue. Cependant un homme y peut bien gagner sa vie (à voir et des corps), s'il est homme de sens, et s'il se conduit prudemment. Il y a beaucoup de gens qui font ce métier, et qui, j'en suis sûr, ne déterreraient pas quatre corps dans l'année. La plus grande partie de ceux qui sont dernièrement entrés dans cette branche de commerce ne sont que de misérables filoux. Ils gâtent le métier sans aucune utilité pour eux. Je suppose qu'il y a maintenant quarante ou cinquante individus à Londres, qui se donnent pour *résurrecteurs*, et que sur ce nombre, nous ne sommes guère que trois ou quatre qui faisons nos affaires. Quand vous êtes lié avec des fossoyeurs, vous êtes averti des corps qu'il faut enlever ; mais lorsque vous n'avez pas de rapports avec eux, cela vous met dans une grande incertitude. Au surplus, toutes les années ne se ressemblent pas ; une fois je suis parvenu à enlever vingt-six corps dans quatre nuits. La même année j'en avais enlevé cent ; l'année suivante je n'ai pu m'en procurer qu'une soixantaine. Ce qui nous nuit le plus ce sont les préjugés que l'on a contre nous. Une fois, je suis sûr que je n'étais pas à dix toises du gardien, qui fit feu sur moi. Quand je me mets à la besogne, je recherche toujours les corps de ceux qui sont morts dans les maisons de force, parce qu'au lieu d'un sujet vous en trouvez trois ou quatre. Je suis convaincu que, depuis que j'ai approvisionné les amphithéâtres, je n'ai pas eu six corps de gens riches. Au surplus je commence à me dégoûter du métier ; la plupart de ceux qui font le métier maintenant sont des misérables, qui, à cause qu'ils ont trouvé deux ou trois sujets dans toute leur vie, ne craignent pas de s'appeler *résurrecteurs*. »

Dans les prisons de Pau se trouve en ce moment un homme atteint d'une singulière folie. Condamné à trois mois d'emprisonnement pour vagabondage et dans le plus triste état de dénuement, il se croit destiné à épouser la reine d'Espagne et à monter avec elle sur le trône. Il distribue en attendant ses grâces à tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher ; les portefeilles, les plus hautes dignités lui courent le moins du monde. Par exemple, comme il est très-satisfait du concierge, qui traite tous ses prisonniers avec beaucoup d'humanité, il a promis de l'élever aux fonctions très-importantes en Espagne d'inspecteur général des prisons.

La discorde a secoué ses ailes dans les ateliers naguères si paisibles des tailleurs d'habits de Londres. Les garçons tailleurs se sont partagés en deux factions ennemies. Les uns veulent doubler les prix pendant toute la durée du deuil royal, les autres se contentent des prix ordinaires, et partout où ils se rencontrent, ils s'attaquent, mettent leurs habillements en loques et s'assomment. Les premiers, sont des *Elints* et les seconds des *Dungts*.

Une lettre écrite de Rome par M. Dureau Delamalle, contient plusieurs détails curieux. Elle annonce la découverte à Campo-Formio de vases peints à une époque antérieure à Homère. Elle fait connaître aussi les heureux succès obtenus de l'écorce de saule contre les fièvres produites par les murenes, ainsi que l'efficacité de nouveaux procédés pour obtenir le dessèchement des marais par voie d'irrigation.



## UNE SOIRÉE A ROME.

L'EXIL.

Rome est une morte, il faut la voir aux flambeaux ; et ce soir-là le ciel était brodé d'étoiles, le Tibre berçait quelques barques endormies dans ses eaux jaunes et tièdes ; effacés par la vapeur mordante de la nuit, les obélisques égyptiens semblaient des ifs noirs suspendus dans l'espace ; on n'entendait dans les angles des rues que la chute monotone de l'eau vomie par des lions de bronze et les souliers de fer de quelque pâtre qui traversait le Forum. Etranger dans la ville sainte, malgré la prudente recommandation des habitants, j'avais osé affronter la fraîcheur pénétrante et mortelle d'une nuit de juin. Tout-à-coup, mes rêveries sont suspendues par le son mélancolique et grave des cloches de St-Jean de Latran ; elles appellent le peuple à une veille solennelle. De tous les points je vois arriver des figures brunes de Romains, éclairées par des torches de résine ; puis des vieillards, de jeunes filles vêtues de blanc, portant des enfans endormis, et des mendiants en foule. La fantastique procession traverse la grande place, se dévide comme un serpent autour des colonnes qui la cernent ; puis avec ses voix, ses torches, sa fumée et son bruit, elle s'enfonce dans une rue noire et tortueuse où je la suivis.

Nous marchions depuis quelque temps lorsque nous fûmes arrêtés par la rencontre d'une berline lourdement chargée qu'accompagnait une nombreuse escorte de dragons. Minuit, des soldats, du mystère, la procession s'arrête, et d'un mouvement unanime, elle se dirige vers la Porte du peuple : la Porte du peuple est fermée. Pendant que le chef de l'escorte éveille les gardiens invalides de la ville éternelle, on se presse autour de la berline ; on a oublié la fête de St-Jean de Latran, l'air qui donne la mort aux jeunes filles, car les jeunes filles veulent voir. Sur le siège un seul domestique, dans l'intérieur, un homme âgé et trois femmes, parmi lesquelles une se détache comme une figure à la Rembrandt, par ses longs vêtements de deuil, ses yeux pensifs, sa pâleur souffrante, et l'indignation qui court sur ses lèvres ; on dirait une proscription de Tibère, une dame romaine, les licteurs ; là-bas Caprée.

Un homme approche sa torche de résine de la portière et se tourne en disant à son voisin : « Je la reconnais, c'est une reine, c'est la veuve de Murat. »

Ces mots sont répétés de bouche en bouche avec toute la volubilité romaine. C'est la veuve de Murat ! c'est une reine ! on veut la voir car on l'aime et puis le malheur qui tombe de si haut.

Et chacun répète ce qu'il a recueilli par la ville sur cet événement. « Cette noble veuve, elle n'avait obtenu qu'à peine la faveur de s'asseoir au chevet du lit de sa mère, de sa mère qui va mourir, de la mère de Napoléon ! Trois jours n'étaient pas encore écoulés, une autorité ombrageuse lui prescrivait de partir ; les ministres de cinq puissances l'ont décidé. Elle quittera cette capitale d'où, pendant quinze ans, son frère donna des lois au monde ; mais c'est une nécessité. Une fille qui veut voir sa vieille mère, qui a des consolations à lui donner, des pleurs à mêler à ses pleurs, tout cela est suspect à la Sainte-Alliance. La raison d'état ne connaît point cette faiblesse, elle s'arrange mal de cette sensibilité d'enfant ; et d'ailleurs une conspiration peut se tramer au chevet de la mort entre deux femmes : l'intérêt des nations avant tout, c'est juste. En vain Caroline aura imploré comme une grâce la permission de rester quelques jours encore, l'ordre de départ n'en est que plus pressant ; mais la sœur de Napoléon a déclaré avec fierté que son front de reine ne s'abaisserait pas devant les ordres d'une police ténébreuse, et qu'elle ne céderait qu'à la force. Et ce départ subit, cette heure, cette escorte d'acier, tout annonce que la force a été employée. »

C'est ce qu'on murmurait dans la foule. Et à la lueur jaillie des flambeaux, je vis des douleurs profondément senties sur toutes ces faces heurtées et crues. Les hommes ne disaient rien, mais des jeunes femmes passaient le coin de leur tablier rayé sur leurs yeux humides.

Et moi, je Pavais vue aussi, cette reine, il y a quinze ans, toute splendide de jeunesse et de bonheur, commander en reine, en maîtresse adorée, au milieu d'une des cours les plus fastueuses de l'Europe : c'était le diamant de l'Italie. Oh ! si dans ces temps elle eût traversé la ville des Césars, comme elle eût été portée en triomphe dans son char ! le ciel aurait associé ses vœux à la terre, le canon du fort St-Ange aurait répondu à la cloche de St-Pierre ; Dieu eût été de la fête.

Mais la voilà seule et sans appui : son mari est tombé sous le plomb de quelques vils Calabrois, son frère s'en est allé par lambeaux sur un rocher, ses fils sont loin d'elle, sa mère est expirante. Cependant la Porte du peuple s'est ouverte.

La voiture avait continué sa route, la foule était retombée dans la prière et avait repris la route de St-Jean de Latran. Alors mes pas se portèrent vers les ruines du Colysée ; comme un soleil convalescent, la lune les éclairait de tous ses rayons. Et je m'assis. « De tant de gloires éclipsées, me dis-je, la nouvelle Rome n'en conservait plus qu'une seule, celle d'être l'asile de toutes les nobles infortunes, et cette dernière gloire, elle vient de la perdre. » Et je me pris à écouter le silence ; car, à Rome, on entend le silence.

— Un sieur Chiono, à l'aide d'une machine à vapeur dont il est l'inventeur, descend dans la Garonne, à 40 pieds de profondeur, y reste invisible, et y fait diverses marches et opérations pendant un temps qu'il peut prolonger jusqu'à deux heures. Le sieur Chiono répète actuellement ses expériences à Bordeaux.

— Sir Thomas Lawrence a laissé en mourant un portrait du duc de Reichstadt, peint à Vienne d'après nature. La tête est complètement finie ; le reste est demeuré imparfait, et c'est à ce qu'assurent les journaux anglais, un des ouvrages les plus parfaits de Sir Thomas. Il paraît que c'est M. Peel le ministre de l'intérieur, qui en a fait l'acquisition.

— Dans la seconde semaine du mois de juillet, une tache dont la longueur a été calculée à 2,250 lieues géographiques, a passé devant le disque du soleil.

## ANNONCES.

**ADUNANZA ITALIANA.** — Nella riunione de' patrioti Italiani, ch'ebbe luogo la sera del 9 del corrente in casa del Signor E. TANGELLO, chiamato il medesimo alle funzioni di Presidente ed il Signor Muschietti a quella di segretario, fu convenuto preliminarmente alla unanimità.

1<sup>o</sup>. Che gli ultimi illustri fatti di Francia sono tali da risvegliare negli Italiani la da lor quasi perduta speranza di una rigenerazione politica :

2<sup>o</sup>. Che in un paese libero, ove ogn' Italiano di sani principj e di generosi sentimenti può manifestare senza pericolo la gioia che si bella speranza gli ispira, non potrebb' egli occultarla senza demeritare ad un tempo i riguardi della sua patria e que' della società, nel di cui seno trovansi appunto a godere tutte le dolcezze della libertà civile ;

3<sup>o</sup>. Che un frugale e popolare banchetto, il quale, riunendo cittadini de' diversi popoli Italiani, sia un emblema ed insieme il presagio della loro sospirata riunione in un sol corpo di nazione, è il miglior mezzo di convincer l'universo che nè il tempo nè la lontananza può estinguere ne' cuori Italiani l'amor di patria.

4<sup>o</sup>. Che dee desiderarsi che partecipino alla loro gioia anche i patrioti di altre nazioni già libere, o desiderose di divenirle, e que' specialmente di America che veggono nella caduta del Borbone di Francia la consolidazione di quella indipendenza che hanno recentemente riconquistata sul Borbone di Spagna.

In conseguenza fu risoluto :

1<sup>o</sup> Che il giorno 23 del corrente, alle cinque pomeridiane, si terrà in un conveniente locale, di cui si darà avviso, un democratico banchetto Italiano, di cui i Signori Del Vecchio, Bergonzio ed Attinelli saranno i deputati con l'incarico altresì di ricevere le sottoscrizioni fino a tutto il giorno 22.

2<sup>o</sup> Che a' due lati della bandiera tricolore Italiana sventolerà nella sala del banchetto la tricolore di Francia e quella degli Stati Uniti di America, in segno della fraternizzazione degli Italiani con le due più liberali ed illuminate nazioni del mondo.

3<sup>o</sup>. Che una banda musicale aumenterà il brio della festa.

4<sup>o</sup>. Che de' biglietti, il di cui numero sarà limitato anche a giudizio de' deputati, si distribuiranno nell' ufficio del signor Bergonzio No. 8 Broad-street, sine a tutto il giorno 18 del corrente, a que' patrioti stranieri che vorranno abbellire con la loro presenza il proposto banchetto. Nuova-Jorca, 9 set. 1830.

O. DE A. SANTANGELO, Presidente,  
P. MUSCHIETTI, Segretario.

**M. DA PONTE** (Broadway, No. 342.) ouvrira sa classe italienne, française et espagnole, le 1<sup>er</sup> octobre prochain. Lui et sa famille se chargent de l'enseignement de la langue italienne ; M. Ismar, Français de naissance, qui a résidé plusieurs années dans des pays espagnols et dont les connaissances et le zèle promettent d'heureux résultats, enseignera le français et l'espagnol. Les commençans auront la faculté de jouer jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre prochain de trois leçons gratuites par semaine.

Prix du trimestre pour les trois langues. . . . . \$12 } payables  
" pour l'espagnol et le français. . . . . 10 } d'avance.  
" pour chacune de ces deux langues. . . . . 8 }

Chez M. Da Ponte il y a deux chambres à louer et l'on pourrait y avoir également la table. Les pensionnaires auront l'avantage de se perfectionner dans les susdites langues, qu'on parle continuellement dans la maison.

## AVIS.

**M. JOSEPH COLLET** vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de Vins et Liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera en ville, des vins rouges, de bonne qualité, à \$1 25 la douzaine de bouteilles ; et à 50 cents par gallon, pris par damejannes.

On trouvera également au même établissement, de l'huile fine, des prunes, figues, amandes, raisins, olives, capres, anchois, sucre, café, lentilles, fromage, et autres articles ; et outre les vins français, un assortiment complet de vins de Madère et de Porto, et le tout sera vendu aux prix les plus modérés.

## FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

**WM. HAGAR et Cie.** ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivans.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.  
Pica. . . . . 36 cents. Small Pica. . . . . 33 cents.  
Long-Primer. . . . . 40 Brevier. . . . . 55  
Bourgeois. . . . . 46 Minion. . . . . 70  
Nonpareil. . . . . 90 Pearl. . . . . \$1 40  
Diamond. . . . . \$2.

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

WM. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agens de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

**J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.**

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Touffes à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talens distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la décadence, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sur de le satisfaire) que tout perruque en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un touffet il faut envoyer un papier de la grandeur de la nudité : étant habitué de contenter les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait ; si la personne désire du court et bon marché, il n'en fait pas : le prix d'une perruque 15 piastres, d'un touffet 10.

Le soussigné a l'honneur de prévenir le public qu'il est autorisé par MM. les éditeurs des journaux *El Redactor*, *El Mercurio de Nueva-York*, *El Mensajero Semanal*, rédigés dans cette ville, *El Espanol de la Nouvelle-Orléans*, et la *Gaceta de Bayona*, de recevoir les souscriptions aux dits journaux ainsi que les annonces que l'on désire y faire insérer, ces dernières doivent lui être adressées franc de port.

EUGENE BERGONZIO, Broad-street, No. 2.

## AVIS.

**M. SECURA**, professeur de musique, a le plaisir d'annoncer à ses amis et au public, qu'il a définitivement fixé sa résidence à New-York. Il se propose de donner des leçons de guitare, de violon, et d'accompagnement sur le piano.

S'adresser, pour les conditions, à M. Secura, chez M. Etienne, No. 31 Howard-street.—57.

On demande, une dame française de bonne éducation et bien recommandée pour occuper une place de confiance dans une famille. Et une Française avantageusement connue, pour servir en qualité de femme de chambre.

S'adresser au bureau de ce Journal.

## PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS.

No. 67 Congress-street. BOSTON.

**LOUIS CHARRIER** a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désireraient s'arrêter quelque temps, à Boston, trouveront des appartemens bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires ; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités, on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Cotelettes de mouton, Beefsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10—6 m

## PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines.	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 <sup>er</sup> fév. 1 <sup>er</sup> juin. 1 <sup>er</sup> oct.
3	Havre.	Keene.	10 » 10 » 10 »
2	Chs. Carrol.	Clark.	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quesnell.	Hawkins.	1 <sup>er</sup> mars 1 <sup>er</sup> juil. 1 <sup>er</sup> nov.
3	Henri IV.	J. B. Pell.	10 » 10 » 10 »
2	France.	E Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Sully.	Macy.	1 <sup>er</sup> avril 1 <sup>er</sup> août 1 <sup>er</sup> déc.
3	François Ir.	Skiddy.	10 » 10 » 10 »
2	Erie.	J. Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Formosa.	Orne.	1 <sup>er</sup> mai. 1 <sup>er</sup> sept. 1 <sup>er</sup> jan.
3	De Rham.	Depeyster.	10 » 10 » 10 »
2	Ed. Bonaffé.	Hathaway.	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel l'aîné.

Deuxième ligne, Bonaffé, Boisgérard et Cie. ; agens à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer ; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston ; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagemens sont élégans et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

## AUX AMATEURS DU BON GOUT.

**A. C. SMETS et Cie.**, Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Grâces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agens en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent ; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare ; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenans. Les broderies, les bons, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canevas sont les produits des plus célèbres fabriques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

## AVIS.

Le docteur **V. GUILLOU**, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guilloù dans leur propre langue. Il se réfère :

à New-York, aux docteurs Alex. H. Stevens, J. W. Francis, J. J. Graves, R. Laroche, Thos. Harris, Samuel Baker, R. W. Hall, V. Potter, etc. de l'université de Maryland.

Le docteur Guilloù recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole.

**Avis important aux amateurs de la Danse de société et de la Walse, et principalement à ceux qui tiennent à profiter d'une bonne méthode d'enseignement :**

## ÉCOLE DE DANSE ET DE WALSE.

**M. et M<sup>me</sup> ACHILLE** ont l'honneur de faire savoir que leur Ecole de Danse rouvrira (pour les leçons au quartier) le 2 octobre prochain, mais que dès le mois de septembre, ils pourront donner chez eux ou en ville, des leçons particulières. S'adresser, pour le prix et conditions, à leur demeure, Walker street, No. 84. 53—

**AVIS.** — On demande un capital espèces de \$10,000 pour une opération commerciale qui assure aux intéressés un bénéfice net de 30 pour cent, tous les trois mois. Les renseignements les plus circonstanciés seront donnés à la personne qui désirerait entreprendre la dite spéculation. Adresser une note à la lettre H. au bureau du *Courrier des États-Unis*. 57—31

## CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agens, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On s'inscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, franc de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

## PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.  
\$15, sans le Journal.  
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un autre d'impression pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.